

SALLE GAGNON



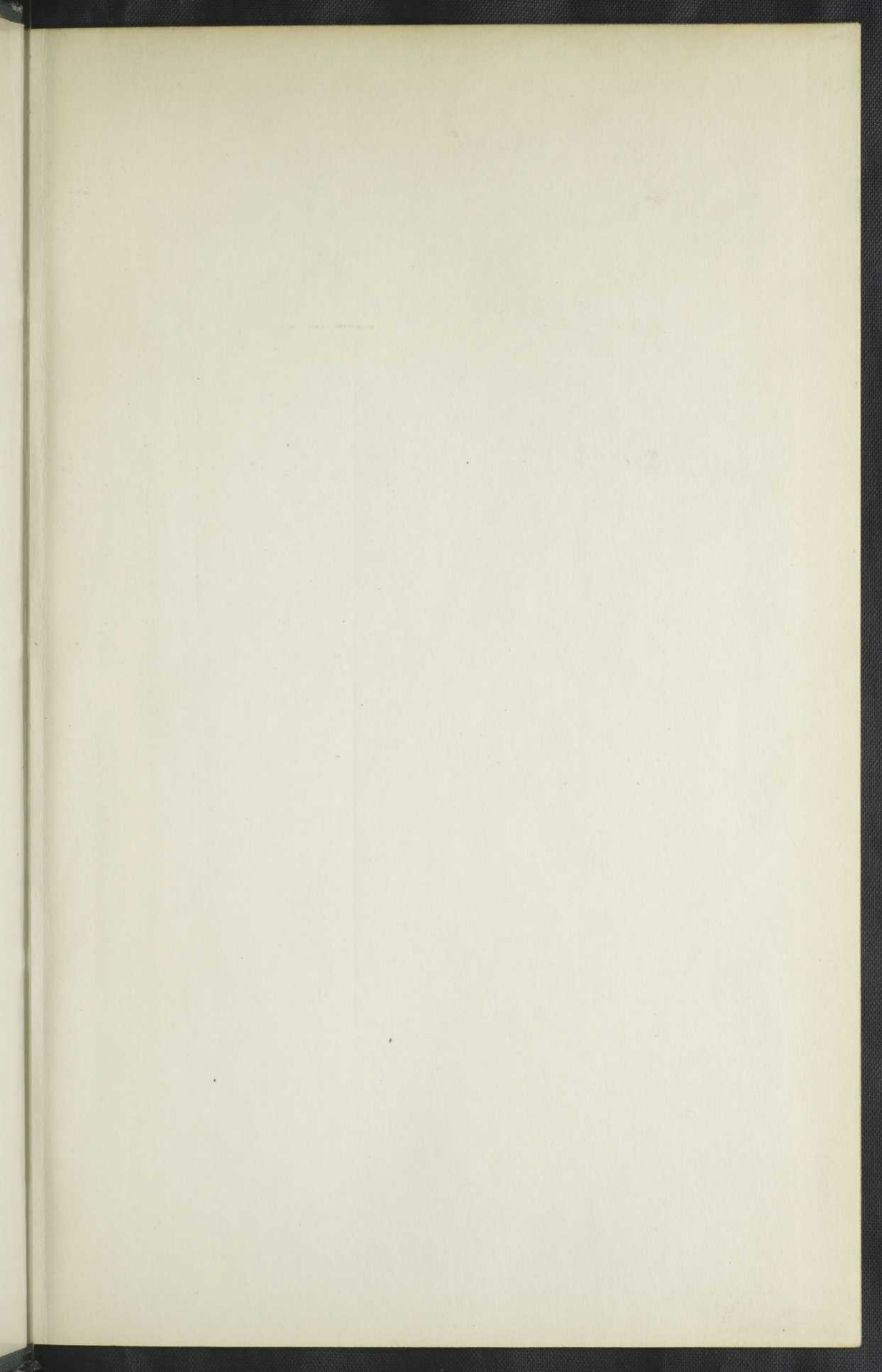
G
373.714
M858jo

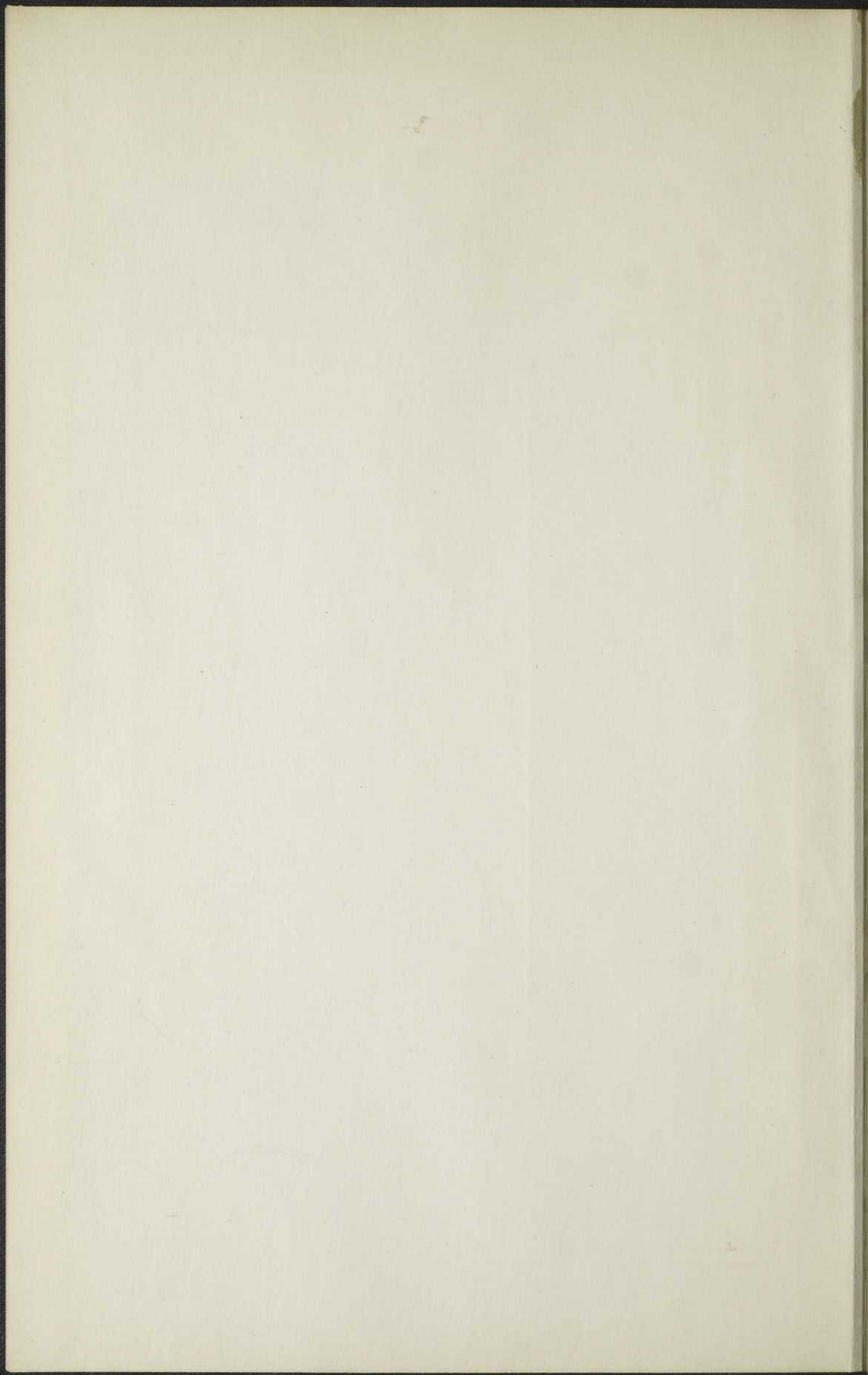
3-3-1-10M-3-45-17322
116222

Bibliothèque
et Archives
nationales

Québec







75

Les Joyeusetés

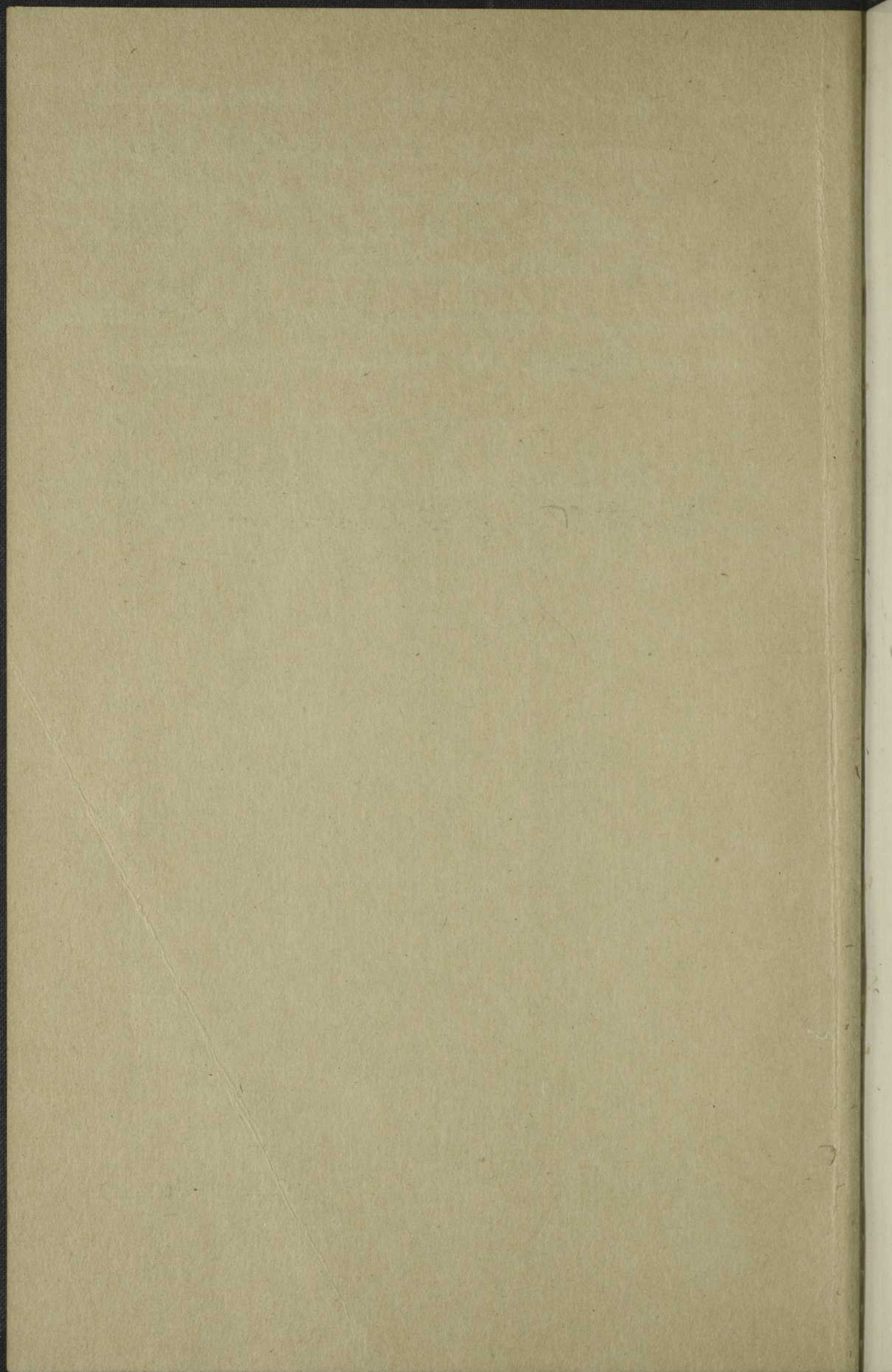
d'un Trentenaire

1884 - 1914

*Maxima vis in consensu
amicorum.*

Imprimé privément pour l'auteur.

Montréal 1914.



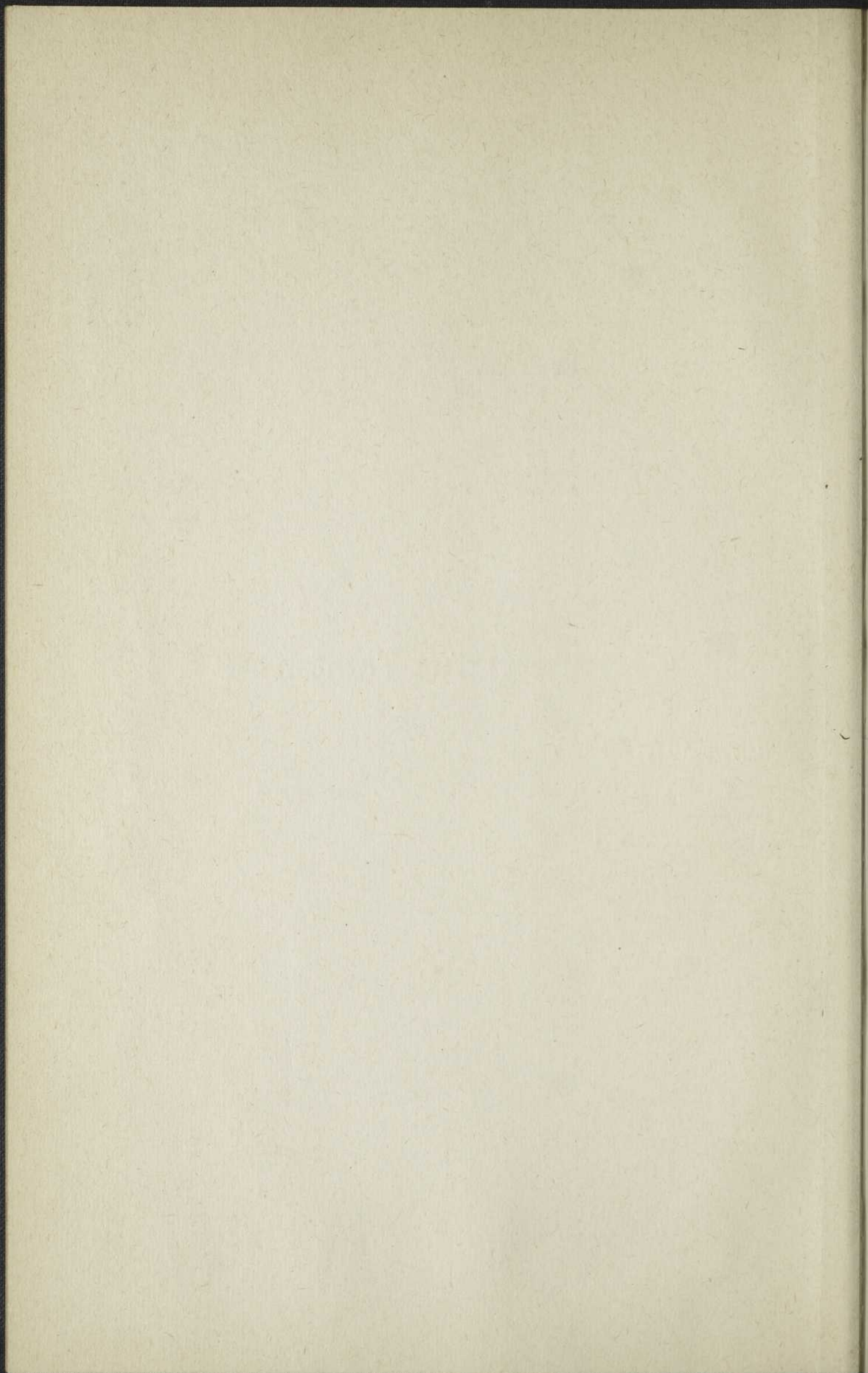
Au folkloriste Massicotte,
membre de la Société Royale
du Canada, de la Rosse-qui-
dételle et de plusieurs autres
sociétés savantes;

hommage documentaire de l'auteur,
son collègue is-mêmes-sociétés.

— # —
N.B. "La recherche de la paternité est
interdite" — (Code Napoléon, Art. 340)

Victor Marin

Les Joyeusetés d'un Trentenaire



Les Joyeusetés

d'un Trentenaire

1884 - 1914.

*Maxima vis in consensu
amicorum.*

Imprimé privément pour l'auteur.

Montréal 1914.

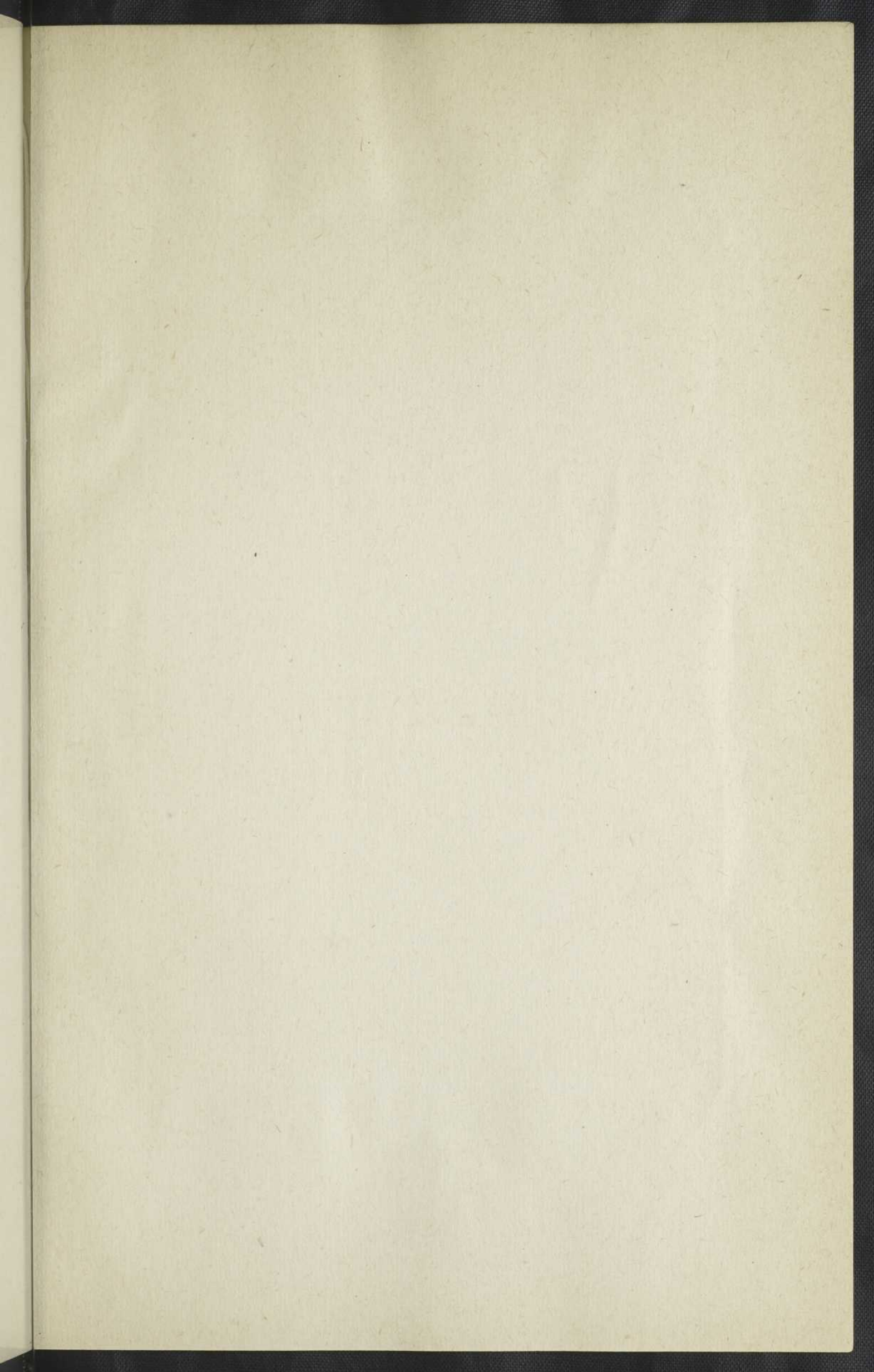
Tirage limité à cinquante exemplaires numérotés, dont vingt-cinq avec photographies.

Exemplaire No. 20.....

BM



116222





O. M. Lapalice, H. A. Beauregard, Chrysanthe Tassé, Georges Tassé,
J. H. Chartier, Victor Morin, L. J. Dupuy

Les Joyeusetés d'un Trentenaire

PROLÉGOMÈNES

Or il y avait trente ans que nos esquifs ballottaient sur la mer orageuse de la vie, lorsque nous avisâmes une plage sablonneuse à l'abri des tempêtes, où il semblait bon de faire une escale de quelques jours; c'est au drapeau étoilé que nous confions cette fois la garde de nos précieuses existences. Mais à peine notre appel au lieu de réunion était-il lancé que les Etats d'Europe convoquaient également leurs sujets à se faire les acteurs du drame le plus terrible que l'histoire du monde aît enregistré. Et c'est au récit des horreurs perpétrées par les hordes teutonnes en France et en Belgique que nous devons nous réunir en assemblée fraternelle dans ces jours inoubliables de Septembre 1914.

Old Orchard avait été choisi dès les premiers jours de juillet comme endroit idéal de repos, offrant en outre l'avantage appréciable d'un accès facile à nos confrères d'outre-quarante-cinquième, que l'éloignement avait empêchés de prendre part à nos réunions précédentes. Un ami précieux, que des liens étroits unissaient d'ailleurs à deux de nos officiers, avait mis à notre disposition son chalet spacieux, et, don plus appréciable encore, ses talents d'organisateur au service d'une exquisite hospitalité.

La postérité nous saura gré de conserver comme pièce historique la circulaire annonçant la tenue de ces assises de l'amitié.

"MAXIMA VIS IN CONSENSU AMICORUM.

"Montréal, 10 juillet 1914.

"Cher Confrère,

Avec 1914 revient la date fixée pour notre Conventum; nous espérons que le succès des réunions précédentes se répètera, encore plus grand si possible, cette année.

Le Comité a songé qu'à l'occasion de la réunion de cette année, il organiserait une véritable vacance, que nous avons tous bien gagnée après trente ans de labeur, et que nous pourrions prendre ensemble, chacun pour l'espace de temps dont il peut disposer.

Nous pouvons avoir un grand cottage à Old Orchard, sur le bord de la mer, avec le service nécessaire, à partir des derniers jours d'août, pour le nombre de jours que nous désirerons. Ceux qui pourront venir y passer deux jours seront les bienvenus tout comme ceux qui pourront y rester deux semaines; les dépenses, qu'on estime ne pas dépenser \$2.50 par jour, se partageront suivant le temps que chacun y aura passé.

De cette façon, tous se sentiront entièrement libérés; ceux de nos confrères des Etats-Unis qui n'ont pu se joindre à nous les années passées, trouveront peut-être plus facilement le moyen de venir, tandis que les médecins et autres professionnels qui étaient rappelés par téléphone après six heures d'absence se trouveront assez loin pour jouir en paix de quelques jours de repos. D'un autre côté, nos confrères membres du clergé auront toutes les facilités de célébrer la messe à la chapelle catholique d'Old Orchard ou aux églises de Biddeford qu'on atteint en tramways électriques.

Le cottage en question, tout en n'étant qu'à quelques minutes du centre, est assez isolé pour être à l'abri des indiscrets. Le bain, la pêche, les petites excursions, les quilles et autres amusements abondent à Old Orchard, et nous pourrions prendre ensemble des vacances idéales.

En vue de la réalisation de ce projet, nous prions donc les confrères de réserver leurs vacances pour cette époque; de nous informer au plus tôt si cette proposition leur est agréable; et, dans l'affirmative, combien de jours approximativement ils pensent y consacrer.

“La relation imprimée du dernier conventum sera distribuée avec les avis de convocation, lorsque le Comité aura définitivement arrêté le programme; si la chose est agréable aux confrères, nous en publierons une à l’avenir pour chaque réunion.”

(Signé) *“Victor MORIN, Président.”*

“ *O. M. LAPALICE, Secrétaire.*

34, Rue St-Sulpice.”

A cet appel répondent aussitôt dans l’affirmative: Victor Morin, président du conventum, H. A. Beauregard, vice-président, O. M. Lapalice, secrétaire, J. H. Chartier, George Tassé et Chrysanthe Tassé, tandis que les abbés Bélanger et Beauregard et les laïques V. E. Fontaine et L. A. Beaudry se voient dans l’impossibilité de s’en prévaloir. L’éloignement, le surcroît d’occupation ou d’autres causes en empêchent quelques-uns de nous répondre, tandis que plusieurs sont muets pour toujours, nous ayant précédés, hélas, au *conventum* ultime dont la relation n’a jamais été écrite.

Entre-temps, les événements se précipitaient en Europe; le 30 juillet, l’Allemagne en démence allumait le premier brandon d’un incendie depuis longtemps comploté en rompant les relations avec la Russie; le 1er août, elle déclarait la guerre à la France et envahissait aussitôt la Belgique; le 4 août, les relations se rompaient également avec l’Angleterre, et, dans sa forfanterie outreuidante, Guillaume d’Allemagne invitait son état-major à dîner à Paris trois semaines plus tard. Les plats ont eu le temps de refroidir, il est vrai, et il a dû songer bien souvent qu’*“un dîner réchauffé ne valut jamais rien”*. Nous n’étions pas invités à ce dîner, et l’eussions-nous été que nous en aurions fait fi, car nous avons *“mieux que ça”*, comme on peut en juger par l’invitation suivante:

“Montréal, 12 août 1914.

“Mon cher Confrère,

“Les arrangements sont complétés pour notre Conventum à Old Orchard. Le “Cottage Beauregard” situé sur la grève entre les rues Cleaves et Brisson (voisin de l’hôtel Lafayette)

“est généreusement mis à notre disposition, avec son ameublement, pour tout le temps que nous voudrons l'occuper, à partir du premier septembre.

“Plusieurs confrères qui désirent profiter des bains de mer s'y rendront dès les premiers jours, et y resteront jusqu'au 10 ou 15 septembre, suivant la saison, mais la réunion officielle battra son plein du samedi au lundi 7 septembre; ceux qui ne pourront y consacrer plus de deux ou trois jours devront faire un effort pour s'y trouver au moins à ce temps-là.

“Le 7 septembre étant le jour de la Fête du Travail, il y aura, suivant l'habitude, des billets de retour au prix d'un passage simple, et les excursions du samedi au lundi seront au prix d'un passage et un tiers; d'un autre côté, il y a toujours à cette époque des voyages à Old Orchard à prix réduits pour un séjour plus long.

“Maintenant, que personne n'invente de raisons pour tirer en arrière, hein? vous surtout les “Canayens des Etats”, on va vous relancer chez vous cette année pour voir si vous allez être assez “blood” pour venir comme un seul homme.

“Allons, un petit coup de coeur tout le monde! Que ceux qui ont réservé leurs vacances pour ce temps-là se rendent le 1er septembre pour aussi longtemps qu'ils voudront, mais surtout que pas un ne manque à l'appel final, le dimanche matin 6 septembre.

Ton confrère dévoué,

(Signé) “O. M. LAPALICE,
Secrétaire.”

“P.S. Le président et le vice-président seront installés au cottage dès le premier septembre pour recevoir les arrivants; et comme il y a quelques préparatifs à faire, j'attends un mot de réponse vers quel temps nous pourrions compter sur toi.”

O. M. L.

Dès le dimanche 30 août, le président et le vice-président se rendaient à Old Orchard; chroniqueurs consciencieux, leur premier soin était d'ouvrir un registre des faits et gestes de cette réunion importante, et c'est un pieux devoir pour nous de transcrire ici les pages de cette chronique:

LUNDI, 31 AOUT 1914.

Frédéric Flavien Beauregard, ancien marchand de Biddeford, aujourd'hui expéditeur à Montréal, est franc tenancier sur la plage de Old Orchard. Sa maison est un spacieux chalet à deux étages, outre le soubassement et les mansardes, qui peut loger toute une famille canadienne; une large véranda s'étendant sur deux côtés protège continuellement les occupants contre l'excès du soleil et du vent. Le maître de la maison, Fred dans l'intimité, est très populaire, car outre un coeur d'or, il possède une cave des mieux garnies; il est admirablement secondé par sa femme dont on peut dire comme la chanson :

La maîtresse de la maison
Elle ressemble à ma bouteille;
Elle a-t-une bonne façon
Elle a les lèvres vermeilles.

Nos femmes qui sont venues s'assurer que nous ne manquerons de rien (sauf leur présence) pendant ces quelques jours, doivent nous quitter demain pour laisser champ libre au *Conventum*, mais avant leur départ Fred convoque une réunion plénière autour de sa table. Nous sommes treize, mais l'appétit et la gaieté ne subissent aucunement l'influence du chiffre fatidique, et les moments ensoleillés que nous avons vécu dans cette oasis peuvent difficilement se décrire. Contentons-nous de rapporter un épisode de la journée.

LA PENDULE ALGEBRIQUE

—Fred, ta pendule est arrêtée, déclare Albani en entrant déjeuner.

—Mais non, tu vois bien qu'elle marche; regarde le balancier.

—Le balancier remue, mais les aiguilles marquent deux heures et demie depuis hier midi.

—Ah! voilà! C'est une pendule secrète. Tu veux savoir l'heure? prête-moi ton crayon.

Et après avoir fait quelques chiffres sur un bout de papier, Fred déclare :

—Il est huit heures et dix.

—Qu'est-ce que c'est encore que cette machine-là?

—C'est la pendule de Cléophas Provençal que j'ai achetée de sa veuve; une pièce d'horlogerie vraiment remarquable. Vous n'avez pas connu Cléophas, vous autres; je vais vous raconter l'histoire de sa pendule pendant que nous allons faire honneur à cette belle friture de maquereau.

Cléophas Provençal était un type dans le genre d'Othello; il était sournois, égoïste et jaloux; en un mot un homme de commerce agréable. Sur la question des petits services d'ami, il avait des principes dont il ne démordait pas, grâce à son aimable caractère. Ainsi, il ne vous aurait jamais refusé d'entrer prendre un coup avec vous, mais quand même vous auriez mangé du fromage de Limbourg pendant une semaine, il ne vous aurait jamais prêté sa brosse à dents pour décrasser votre sale gueule. Ce n'est pas lui qui vous aurait laissé partir avec sa femme pour une petite excursion de Pâques à New-York. Un vrai "malamain"!

Si vous lui demandiez l'heure, il ne vous refusait pas, mais il s'arrangeait pour vous chiper quinze à vingt minutes sur l'heure exacte. Aussi, quand il lut dans un journal qu'un horloger chinois avait fabriqué une pendule algébrique que personne ne pouvait comprendre il s'empressa de la faire venir. Cela lui prit un an pour en apprendre le mécanisme, et comme vous pouvez le constater, on dirait qu'elle ne marche pas, mais elle marche tout de même.

—Comment fais-tu pour connaître l'heure?

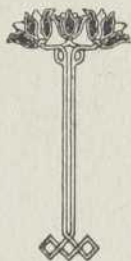
—C'est bien simple, quand les aiguilles marquent midi moins le quart, la pendule sonne deux coups, et il est exactement trois heures et vingt. En partant de cette donnée, vous faites l'équation algébrique $A - D - B = F$, et vous avez l'heure exacte pour n'importe quel temps de la journée.

—Ne crois-tu pas qu'il serait plus simple d'avoir une pendule ordinaire?

—Euh! peut-être, c'est une affaire de goût, mais vous n'auriez pas un morceau d'horlogerie aussi remarquable. Vous aurez beau chercher partout, vous n'en trouverez plus de pendule comme cela.

*
* *

Elle a passé bien vite cette première journée sur la plage, et dès la tombée du jour, la mélancolie des séparations prochaines nous attriste, car déjà les sacs de voyage se remplissent en vue du départ prochain d'êtres chers que le convoi emportera demain.



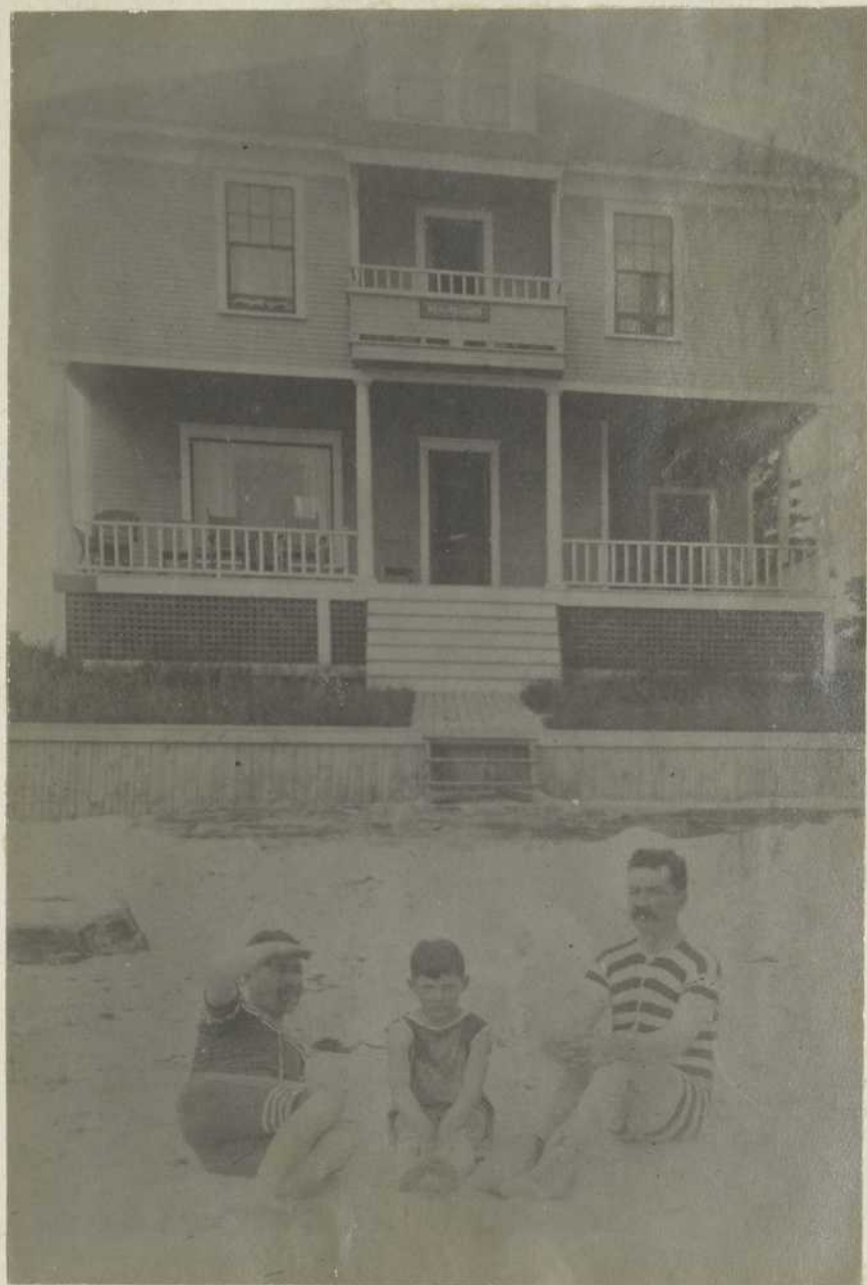
MARDI, 1er SEPTEMBRE.

Le président, le vice-président et leur hôte, restés seuls, se donnent un mal d'enfer à préparer la réception des autres membres du *Conventum*. On peut se faire une idée relative de la tâche énorme qu'ils avaient à remplir en jetant un coup-d'oeil sur le programme journalier qu'ils se tracèrent dès ce premier jour :

EMPLOI DU TEMPS

8.00 heures.	Sonnerie de la diane et lever.
8.30	“ Achat de poisson sur la plage.
9.00	“ Déjeuner.
9.30	“ Cigare.
10.00	“ Pêche à la ligne.
11.00	“ Description des poissons manqués.
11.30	“ Bain.
12.00	“ Apéritif.
12.30	“ Dîner.
1.30	“ Sieste.
2.00	“ Cigare et commentaire des événements.
3.00	“ Lecture sur la véranda.
4.00	“ Promenade au bureau de poste.
4.30	“ Remède contre le ver.
5.00	“ Discussion du menu.
5.30	“ Apéritif.
6.00	“ Souper.
7.00	“ Cigare et lecture des journaux.
8.00	“ Visite des voisins.
10.00	“ Lecture et correspondance.
11.00	“ Couvre-feu, bonnet de nuit et coucher.

Il n'est pas étonnant qu'avec un programme aussi chargé, les organisateurs aient eu peine à suffire à la tâche; ils avaient beau demander du secours à grands cris, personne n'est venu leur prêter main-forte avant le grand jour du Congrès. Nourris de forts principes philosophiques, ils surent pourtant faire la part des circonstances, et se consolèrent en piquant de-ci de-là quelques bonnes histoires au verso du programme. Ah! mes amis! si vous saviez ce que vous avez perdu d'éclats de rire à attendre au dernier jour pour venir au rendez-vous.



Le président convoque une assemblée (page 29)

LE "CLAM-BAKE"

A peine notre programme est-il élaboré que nous recevons une invitation de prendre part au pique-nique des Hommes d'Affaires de Biddeford qui doit se faire à Biddeford Pool aujourd'hui. Comme cette excursion demande quelques préparatifs, nous sautons aussitôt à bord du tramway qui conduit de Old Orchard à Saco et Biddeford, et en moins d'une demi-heure, nous étions chez le pharmacien Cosgrove.

La pharmacie joue un grand rôle, en effet, dans les Etats prohibitionnistes; chaque fois qu'une fête s'organise, il est prudent de voir le médecin pour ce rhume qui revient si fréquemment, et il vous prescrit invariablement seize onces d'une certaine potion à prendre de temps à autre pendant la journée. Comme nous étions tous plus ou moins enrhumés ce matin-là, et que nous devons partir pour voyage vers un endroit reconnu pour son climat humide, Cosgrove nous accorda une généreuse provision de *Cold Cure*. Nous dénichons un excellent canadien, Joseph Allard, qui se met à notre disposition avec son automobile, la seule qui reste disponible en ce jour de fête publique, et nous partons pour le lieu du pique-nique où des centaines de *Business Men*, coiffés de chapeaux de carnaval, nous ont déjà précédés.

Une partie de *baseball* s'est engagée entre les clubs rivaux de Saco et de Biddeford, villes jumelles séparées par la rivière Saco, ou plutôt unies par leurs immenses filatures qui couvrent toute la largeur de cette rivière au-dessus des chutes. Nous regardons pendant assez longtemps évoluer les joueurs, mais notre attention est bientôt attirée par les préparatifs du "*Clam-Bake*".

Savez-vous, mes amis, ce que c'est qu'un "*Clam-Bake*"? Vous n'en connaissez rien si vous n'y avez pas assisté. Gargantua lui-même n'aurait jamais rêvé d'une pareille bombance. Foin de ces fourneaux mesquins où le maître-coq s'éponge le front devant un foyer de trois pieds carrés! Ici, la rôtissoire est une falaise, et c'est une caverne qui fait l'office de chaudron.

Dix marmitons improvisés font des feux d'enfer au pied des rochers qui ne tardent pas à dégager une chaleur intense;

on place aussitôt des monceaux de homards, de moules, de crabes, du maïs et d'autres mets sur la pierre brûlante, on recouvre le tout de varech imprégné d'eau de mer et on laisse cuire à l'étuvée pendant une heure; c'est le "*Clam-Bake*" qui s'annonce au loin par un nuage de vapeur odorante.

Lorsque "Monsieur est servi", les marmitons tendent un long câble que les convives devront suivre à la file indienne, et ils se placent à dix pieds les uns des autres, l'un avec les homards, l'autre avec les tartines, un troisième avec le café, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement du menu. Le signal étant donné, chacun des invités se présente au premier poste et reçoit un plateau dans lequel le deuxième marmiton lui verse une terrinée de bivalves; dix pas plus loin, il est gratifié d'un homard écarlate, puis à mesure qu'il avance, il recueille deux tartines de pain, un épi de maïs, un gobelet de café, un morceau de fromage, une tablette de chocolat, un fruit, en un mot toute une boustifaille qui finit par déborder le plateau.

On s'assied sur l'herbe ou sur les pierres, à l'ombre des voitures et au gré des sympathies, pour déguster ce festin pantagruélique; l'odeur du salin nous a sans doute creusé l'estomac, car les moules délicieuses s'y engouffrent sans désespérer. Mais on n'a eu garde aussi d'oublier la prescription de Cosgrove! Seulement, comme on est en pays de prohibition, il faut au moins sauver les apparences; la fiole de pharmacie se dissimule sous un mouchoir, et le contenu se verse dans un gobelet à café. Tout de même, Albani pâlit en voyant le chef de police s'avancer vers notre groupe! Ne nous alarmons pas trop, c'est Fred qui lui a fait signe de venir. Il est bon prince ce brave chef, à qui Fred nous présente comme citoyens du Canada, en lui offrant un petit gobelet de... café qu'il avale avec une visible satisfaction en déclarant, d'un ton de connaisseur, qu'il y a de la différence entre ce "*stuff*" du Canada et la sale drogue de Cosgrove. S'il fallait par malheur qu'un coup de vent lui révélât l'étiquette que cache le mouchoir, c'est du coup que nous baisserions dans son estime, si même nous ne courrions le risque de faire connaissance avec "la paille humide des cachots"!

Le combat ne finit pas faute de combattants; malgré la succulence du menu, l'abondance nous force à laisser les plateaux passablement garnis. Il faut avouer aussi qu'une autre préoc-

cupation nous poursuit; c'est que nous n'avons pas encore trouvé l'occasion depuis le matin de nous isoler vers ces petits bâtiments où la nature humaine est si heureuse de se recueillir de temps à autre, mais, sur le bord de la mer, à dix arpents de toute habitation, c'est que l'isolement n'est pas facile! Sous prétexte de visiter les fourneaux du "*Clam-Bake*", nous nous dirigeons du côté des rochers, mais nous constatons que la même pensée a hanté d'autres cerveaux, c'est par légions que les excursionnistes abondent de ce côté, et, fait plus grave encore, c'est que les promeneurs se recrutent en aussi grand nombre parmi le sexe que la nature, dans sa mesquinerie, force à s'accroupir!...

Il ne nous reste pas d'autre ressource que de placer l'un de nous en sentinelle tandis que les autres se dissimulent derrière les roches; mais à peine avons-nous ouvert les écluses que la sentinelle crie: "V'la du monde", et que nous faisons semblant de chercher des coquillages; mais ce n'était qu'un "tour de crasse" de notre factionnaire, et nous pouvons finir l'opération sans incident.

Il est bien singulier tout de même que les Américains, si pratiques en tout et si grands amis du confort, n'aient pas songé à l'installation de quelques petites bicoques dans ces endroits si fréquentés de la plage.

—Ils y ont pensé, nous fait remarquer Fred, en indiquant deux petites tentes qu'un entrepreneur vient d'élever avec les inscriptions "*Men*" et "*Women*" au-dessus de l'entrée. Les clients pénètrent un par un après avoir déposé une pièce blanche entre les mains du cerbère, et reviennent bientôt allègrement, tandis que les spectateurs se bornent à faire des conjectures sur les événements qui se déroulent à l'intérieur!

Mais le soleil a baissé. L'automobile de Jos. Allard corne éperdument le retour, et bientôt nous voilà sur la route de Biddeford, où nous apprenons qu'un ancien confrère de collègue, Victor Guertin, bijoutier ici depuis près de vingt-cinq ans, est mort cette nuit. Nous allons dire un *De Profundis* au pied de sa tombe, et nous rentrons à Old Orchard en songeant aux contrastes dont la vie est formée.



MERCREDI, 2 SEPTEMBRE.

Grande animation ce matin au chalet Beauregard, il est à peine 7.30 heures et nous voilà sur la grève à guetter l'arrivée des pêcheurs Bragdon qui nous approvisionnent de poisson frais.

Ils sont en retard aujourd'hui, car c'est à peine si l'on peut distinguer leur barque qui monte et descend au loin sur la vague; c'est bon signe, la pêche du mercredi a dû être abondante, et c'est pour cela que nous voulons être parmi les premiers à faire un choix. Enfin, ils abordent, et houp! avec l'aide des gosses accourus de tous les chalets voisins à la suite de leurs mamans, la barque est bientôt hissée sur la grève, hors de l'atteinte de la marée montante.

Jack Bragdon est un pince-sans-rire; il nous passe un panier au fond duquel nous trouvons pour tout ravitaillement une sorte de larve monstre dont l'enveloppe glissante laisse un des bouts à découvert. Ce n'est pas un poisson ni un oeuf, et ce n'est pas appétissant. Les dames, après avoir fait mine de prendre l'objet, détournent la tête d'un air pudibond, en étouffant tout de même un petit éclat de rire, et la larve conspuée est finalement adjugée au voisin De la Bruère pour son musée d'histoire naturelle, tandis que Bragdon tire de sa réserve d'appétissants escargots de mer.

Il fait un temps idéal. Nous avons vu le soleil se lever dans la pourpre et l'or, et toutes les caresses dont il s'est montré si avare pendant le mois d'août semblent réservées pour cette belle matinée de septembre. Aussi quelles délices de s'enfourer dans les fauteuils confortables de la véranda, avec un volume d'Alphonse Daudet, au bruit des vagues qui viennent mourir sur la plage; on en oublie complètement l'échéance de nos billets!

Et dire que pendant ce temps des millions de déments s'égorgeant en Europe! L'Allemagne et l'Autriche paraissent vouloir défier le monde, tandis que la Russie, la France, l'Angleterre et la Belgique se font les remparts de la civilisation. Combien d'autres pays entreront à leur tour dans la fournaise? En aurons-nous pour longtemps? Jusqu'à quel point ces évé-

nements affecteront-ils notre situation? Autant de questions angoissantes qui assombrissent l'avenir.

On semble généralement croire qu'un si gigantesque conflit ne peut être de longue durée, et l'Angleterre en affiche pour sa part un beau dédain en proclamant sa maxime d'affaires: "*Business as usual*". Mais c'est la façade du beau joueur, et malgré les apparences, on sent toujours le malaise. Témoin cette aventure arrivée la semaine dernière à l'un de nos courtiers en immeubles décafé dans le désarroi des affaires:

"BUSINESS AS USUAL".

Au plus fort du branle-bas de combat que les pays d'Europe viennent de claironner aux quatre coins du globe, l'Anglais stoïque et pratique n'a pas perdu la tête, et devant l'orage qui s'annonce, il a répondu par un autre cri qui a fait fortune: "Business as usual".

Le marchand a continué d'envoyer ses circulaires annonçant des bargains extraordinaires, justifiés d'ailleurs par les circonstances et par la diminution de la clientèle; l'industriel a réduit son personnel, mais il tient ses fourneaux allumés jour et nuit pour le reste de ses ouvriers, afin qu'on s'imagine que les affaires marchent comme d'habitude; le journaliste ne publie son journal qu'à demi-format, mais il fait crier à tout propos par les camelots des éditions "extra", annonçant en caractères flamboyants qu'il ne s'est rien passé de nouveau depuis la veille.

Parmi ceux que la dépression financière a le plus gravement atteints, il faut placer au premier rang la classe intéressante des courtiers en immeubles, dont le "stock" est tombé à zéro, juste au moment où ils se proposaient de lancer une subdivision populaire de la lune parmi les poètes et les amoureux. Mais les "firms" résistaient vaillamment contre le marasme des affaires, et parmi celles dont la résistance était plus héroïque, on remarquait la maison "Humbug Limited" qui avait bravement accroché sur sa porte l'annonce: "Business as usual", comme si elle eût été un simple entrepreneur de pompes funèbres. A vrai dire, cela n'amorçait pas beaucoup plus la clientèle, et malgré sa faconde inlassable. Humbug président, secré-

taire-trésorier et directeur-gérant de sa compagnie "limitée", passait souvent des journées entières à marquer en rouge ses plans de subdivision, sans être dérangé par un client.

Un jour qu'il était plongé dans une profonde méditation sur la grandeur et la décadence des courtiers en immeubles, il entend ouvrir la porte de son bureau... Un client sans doute! il ne faut pas le manquer celui-là, et pour mieux l'amorcer, Humbug décide illico d'employer le "moyen No 5": "l'éblouissement des grosses transactions".

Sautant sur le cornet de son téléphone, il feint de continuer une conversation avec un de ses employés et prie le client de s'asseoir pendant qu'il va donner ses instructions dans sa conversation imaginaire:

— "Allô, allô! dis-lui que nous lui garderons la propriété "à \$150,000.00 jusqu'à demain soir, mais qu'il devra nous donner un nouveau chèque accepté de \$2,000.00 avant trois heures s'il ne veut pas perdre ce qu'il nous a donné hier... (Un temps)... Ah, oui! la petite transaction de \$25,000.00? C'est bien, dis-leur que nous achetons à ce prix-là, s'ils veulent se contenter de \$10,000.00 comptant".

Et satisfait de l'impression qu'il a dû causer, Humbug dépose le cornet, ouvre son grand registre des "Offres et Demandes", amorce sa plume-réservoir, et se tournant gracieusement vers son visiteur, il lui demande son nom, son adresse et s'il vient pour un achat ou pour une vente.

Le visiteur s'enregistre et souriant à son tour le plus aimablement du monde, il ajoute: "Vous ne me reconnaissez pas? "je suis l'employé de la compagnie de téléphone qui ai coupé vos "fils de communication il y a trois jours; je viens chercher "l'instrument."

*

* *

— Ce courtier en immeubles avait vraiment la "bosse des affaires"; c'est une qualité qui semble innée chez nombre de nos petits Canadiens, fait observer Fred.

— Tu nous dis ça avec un air...; tu dois avoir quelque chose à nous raconter pour "battre cela".

— Pas précisément, mais j'ai connu dans le village voisin de chez nous, un gamin qui a dû faire son chemin si l'on peut en juger par les dispositions qu'il montrait pour le commerce.

—Eh bien! raconte-nous cela.

—Et surtout, pas de menteries! dit Albani qui tient avant tout à la vérité historique.

—Ma grand'conscience, reprend Fred qui commence aussitôt:

LES NOYAUX DE CERISES

Le Curé de Sainte-Restitue aimait les noyaux de cerises. Personne, évidemment, n'aura la mesquinerie de le chicaner pour cette innocence faiblesse, car, à tous autres égards, il était parfait, et que celui d'entre vous qui n'a pas son petit noyau à se reprocher lui jette la première pierre.

Mais sous le rapport des noyaux, c'est qu'on ne lui passait pas des vessies pour des lanternes au brave curé de Sainte-Restitue; il choisissait de préférence ceux d'une grosse cerise charnue qui croissait sur la propriété des Valcourt, à dix arpents de l'église.

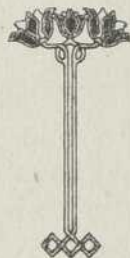
Aussi, lorsque les Valcourt lui envoyaient un panier de ces fruits délicieux à l'automne, il faisait durer les noyaux aussi longtemps que possible, les gardant dans sa bouche à la façon de Démosthène pendant qu'il répétait ses sermons, et ne se décidant à les casser pour en avaler l'amande que lorsque tout le suc en était sorti.

Or, un jour, il eut une grande joie. Un méchant garnement, du village, connu sous le sobriquet de "Rousselé", qui fréquentait de préférence l'école buissonnière, vint proposer au curé de lui fournir des noyaux de cerises Valcourt chaque jour pendant la saison moyennant une faible rétribution que le bon curé ne lui marchandait pas. Il est vrai qu'il songea un moment à lui demander compte de la provenance de sa marchandise, mais la crainte de se trouver dans l'obligation de refuser le marché pour éviter la complicité fit taire sa conscience au profit de sa gourmandise.

Tout alla bien pendant quelques semaines. Le curé nageait en pleines délices; les noyaux étaient abondants, dodus et d'un juteux! je ne vous dis que ça... Mais un beau jour, l'approvisionnement cessa tout-à-coup.

Le curé attend une journée, deux jours, trois jours... et comme rien ne venait, il envoie chercher mon Rousselé pour savoir de quoi il retournait.

—“Ne m'en parlez pas, monsieur le curé, fait notre gamin “en entrant au presbytère, je ne puis plus trouver un seul “noyau. Depuis que les Valcourt ont fait poser un cabinet à “l'eau dans leur maison, ils ne se servent plus de celui où je “les prenais.”



JEUDI, 3 SEPTEMBRE.

L'heure de l'apéritif avait sonné depuis cinq bonnes minutes, et l'on n'entendait parler de rien lorsque Albani héla Fred en ces termes :

—Sais-tu ce que le gouverneur de la Caroline du Nord disait à celui de... ?

—Oui, je le sais bien, interrompt Fred, mais je crains qu'il ne vous soit arrivé le même accident qu'à Tiquenne Ladéroute puisque personne n'a bougé tout-à-l'heure quand j'ai crié : "Time"! Aussi, j'ai "pris" tout seul.

—Tu n'as pas dû crier bien fort, car depuis plus d'un quart-d'heure nous étions tout oreilles, et dans le moment, tu n'aurais même pas besoin de crier ; fais seulement un clin d'oeil, et nous irons comme un seul homme.

—Je ne suis pas de ces gens susceptibles qui se choquent pour un malentendu reprit Fred ; aussi je vous invite à "reprendre" avec moi, et par surcroît, je vais vous raconter la triste accident dont Tiquenne fut victime pour n'avoir pas entendu une invitation de ce genre.

Et tandis qu'il nous versait le poison vermeil, Fred nous raconta ce qui suit :

L'ACCIDENT

Il faisait un froid de chien cet après-midi de février, quand la porte de l'épicerie de Zéphirin Prud'homme s'ouvrit en rafale, et Tiquenne Ladéroute vint prendre place dans le nuage de fumée qui nimbait le poêle.

Il n'était pas précisément beau en ce moment, Tiquenne ; la buée de sa respiration avait transformé sa barbe hirsute en un véritable champ de glace, au milieu duquel émergeait comme un navire arctique une pipe de plâtre extra-culottée, dont le tuyau raccourci lui permettait de goûter plus près de sa source l'arôme d'un exécrationnel tabac canadien. Au-dessus de ce paysage boréal apparaissait comme un phare la trogne que Tiquenne

avait consciencieusement enluminée en faisant passer quantité de petits verres au-dessous, mais ce qui complétait le tableau, c'étaient les deux oreilles que notre héros s'était gelées la veille et qui pendaient lamentablement, épaisses et rabattues comme deux ailes d'oiseau blessé.

—Tiens, bonjour, mon Quenne, salua P'tit-z-homme Belle-humeur, le loustic du village; depuis quand voyages-tu en aéroplane?

Cette allusion aux oreilles horizontales du nouvel arrivé eut pour effet de mettre la compagnie en verve, et l'on ne tarit pas de conseils plus ou moins grotesques sur le traitement à suivre en une semblable occurrence.

—Mais aussi, remarqua Midas Sansoucy, le nestor de la bande, pourquoi ne rabats-tu pas tes oreilles de casque ou ne t'enveloppes-tu pas la tête avec ta "crémone"?

—Ben, je vais vous dire, répondit Tiquenne, en secouant son "bougon" de pipe sur la "bavette" du poêle; c'est ce que je faisais jusqu'à l'année dernière, parce que j'ai toujours été "frédileux" des oreilles, mais j'ai discontinué depuis l'ACCIDENT.

—Quel accident, interroge l'auditoire, subitement intéressé?

Et devant la perspective d'une histoire à sensation, les pipes deviennent inactives, tandis que Tiquenne, après avoir lancé un jet de salive jaune dans la sciure de bois du crachoir et s'être essuyé la moustache du revers de sa manche, commence en ces termes:

—C'était dans la semaine des Rois, l'hiver dernier. J'étais allé porter une charge de bois chez mon bourgeois à la ville, et comme il faisait un froid à casser les clous, j'avais rabattu mes oreilles de casque et je m'étais passé une crémone par-dessus. Après avoir déchargé mon bois, j'entre dans la cuisine pour me réchauffer un peu, et mon bourgeois, qui est un monsieur numéro un, vient me dire bonjour et m'offre une "ponce" de rhum. Vous me croirez si vous voulez, mais j'avais les oreilles si bien enveloppées que je ne l'ai pas entendu; c'est la servante qui me l'a dit après, en me faisant boire une tasse de thé. Depuis cet accident, j'ai juré de ne jamais m'envelopper les oreilles.

—Pauvre Tiquenne, murmura Phrem Robichaud, avec une admiration non déguisée.

—Il mériterait que "Zeph" descende chercher une chopine

de rhum pour payer une tournée à sa santé, reprit P'tit-z-homme, avec un clin d'oeil suggestif; le "canard" est plein d'eau chaude sur le poêle, et cela ferait de si bonnes "ponces".

—Tas de v'limeux! répartit l'épicier, vous êtes bons pour boire, mais ce n'est pas vous qui payerez, je suppose. Et tout en grognant, il s'exécute en versant, au dire de ses hôtes, trop peu de rhum dans beaucoup trop d'eau chaude.

Et pendant qu'on dégustait ce grog, Prime Latrémouille remarqua:

—Tiquenne me fait penser au vieux cheval d'Usèbe Pomerleau. Il n'avait pas de crémonne sur les oreilles, mais tous les dix pas il s'arrêtait pour écouter si quelqu'un n'avait pas crié "whoa"!

*
* *

—Ton Tiquenne ne m'enthousiasme pas outre mesure, reprit Albani; il me fait l'effet d'un vulgaire "écornifleux". Je comprends qu'on aime à prendre un petit coup et même deux, pourvu que l'on ne cesse pas d'être un "Monsieur".

—Tu es de l'avis du chansonnier:

Prendre un p'tit coup c'est agréable,
Prendre un gros coup, ça rend l'esprit malade.

—Exactement, et pour appuyer ma thèse, je ne peux vous citer de meilleur exemple que cet aimable pochard de Cornellier, toujours spirituel en dépit de ses cuites les plus carabinées. Il me revient à son sujet une aventure typique dont il était le premier à rire. Il intitulait cela:

LA CHASSE AUX OIES

L'ami Conrad Bambochon avait un jour invité Cornellier à faire une partie de chasse dans ses terres de bohême, mais soit que le gibier fût rare ou les chasseurs maladroits, ils s'en revenaient tous deux la tête basse et la carnassière aussi légère que la conscience d'un politicien.

En revanche, Conrad avait de la fichue bonne boisson! *Etait-ce à cause de cela qu'ils avaient si mal tiré? Ils ne songeaient même pas à se le demander.*

Tout à coup, en passant devant une ferme, Cornellier aperçoit un troupeau d'oies qui s'ébattaient près d'une mare.

—Arrête! dit-il à Conrad; il ne sera pas dit que nous allons rentrer en ville sans gibier. Une bonne oie avec une sauce aux huitres est un régal de roi.

—Ne fais pas le fou, dit l'autre en le retenant; tu vas nous faire arrêter tous les deux.

Et en disant cela, il lui désigne de l'oeil un grand diable d'"habitant" qui fumait sa pipe près de la barrière en les regardant discuter.

Mais mon Cornellier en avait vu bien d'autres; il n'était pas homme à renoncer à son oie rôtie pour si peu!

S'approchant de l'habitant avec son sourire des dimanches, il commence à lui parler température, récoltes, politique, etc., et finit par lui mettre deux dollars dans la main en lui demandant la permission de tirer un coup de fusil sur les oies; un seul coup!

—Tirez donc si ça vous fait plaisir, dit l'autre, en empochant les deux dollars avec une visible satisfaction; c'est votre affaire.

Cornellier n'attend pas qu'on le lui dise deux fois. Il épaule, le coup part, et une oie tombe dans la mare en gicotant, tandis que les autres se sauvent à droite et à gauche en protestant bruyamment comme des oies seules savent le faire.

C'était assez joli et son dîner était assuré, mais Cornellier aurait bien voulu n'être pas en reste avec Conrad qui avait de la si bonne boisson, en lui offrant une oie en échange de ses politesses. Il donne deux autres dollars à l'habitant, tire de nouveau, et cette fois les oies se contentent de protester sans qu'une seule accuse un moment de faiblesse.

Blessé dans son amour-propre de chasseur et piqué au jeu, Cornellier demande à l'habitant avec un geste princier combien il lui chargerait pour le laisser tirer dans le tas autant qu'il voudrait.

—Quant à moi, dit l'autre, en prenant le chemin du roi, je n'y ai pas d'objection; vous tirerez bien tant que vous voudrez. Mais faites attention au Père Leriche qui s'en vient là-bas; il ne sera peut-être pas content, c'est lui le propriétaire des oies.

VENDREDI, 4 SEPTEMBRE.

“Vendredi chair ne mangeras...”

C'est pour obéir à ce précepte de l'Eglise que dès huit heures du matin, deux citoyens du chalet Beauregard s'esquintaient à creuser des trous derrière le garage du voisin, à la recherche de vers de terre; mais après une demi-heure de travail ardu, ils rentraient bredouille.

Et comme ils exprimaient leur désappointement au maître de la maison :

—A quoi cela vous a-t-il servi de faire des cours d'études, dit Fred avec un air de pitié, si vous ignorez que les vers ne vivent pas dans le sable, et que si l'on en trouve habituellement derrière les écuries, c'est parce qu'il y a des chevaux qui font du fumier, tandis que vous piochiez longtemps sous un garage avant d'en trouver, parce que les automobiles sont plutôt constipées. Mais on n'a pas besoin de ça. Prenez vos lignes; ici, on appâte avec des “*clams*”.

Et aussitôt le déjeuner fini, nous partons en effet vers le ruisseau tortueux, dont l'eau est douce ou salée, suivant qu'elle coule vers la mer basse, ou que le reflux de la marée la refoule dans les terres; nous avons soin en même temps de nous cacher des gens de l'endroit pour ne pas leur faire connaître les bonnes places de poisson.

Chemin faisant, nous devisions du poisson que nous allions prendre, puis de celui que nous avons pris autrefois, et comme il n'y a qu'un pas de ce sujet à l'exagération, nous en vîmes bientôt à raconter des prouesses qui pouaient le mensonge à vingt pas.

—Tiens, tiens, il y a une limite pour se faire “emplir”, dit tout à coup Albani, jaloux de ce que ses vantardises de pêcheur n'approchaient pas des nôtres. Vous êtes aussi menteurs que mon oncle Baptiste Régimbal qui n'a jamais pu recevoir l'absolution parce qu'il se vantait à confesse d'un tas de péchés qu'il n'avait jamais commis.

Et aussitôt, Albani se met en frais de nous raconter :

LES GASCONNADES DE MON ONCLE BAPTISTE

L'histoire nous enseigne que Marseille a été fondée par les Phocéens; en cherchant bien dans les bouquins, je ne serais pas surpris d'apprendre que la Gascogne aît été colonisée par des Canadiens. Un fait certain, c'est qu'on retrouve souvent dans les "concessions" le bagout des riverains de la Garonne, et je n'en veux pas d'autre exemple que les récits de mon oncle Baptiste Régimbal.

"Quand j'étais jeune, disait le père Baptiste, en scandant ses mots, j'étais fort "sans bon sens".

"Un jour que je m'en venais dans la route de la Terre-Noire avec deux chaudiérées de lait au bout des bras, je rencontre Lésime Boudrias qui revenait de la ville en voiture. Il arrête ses chevaux pour me parler, et parle, parle, parle... je ne pensais pas à mettre mes chaudières à terre, cent livres au bout des bras ne me faisaient pas de différence. Quand j'ai voulu partir, j'étais enfoncé jusqu'aux genoux dans la terre noire, et mes deux chaudières portaient sur la surface.

"Et si vous ne me croyez pas, je veux que cette lampe-là me rentre dans le corps toute allumée, ajoutait-il d'un air de défi!

"Mais j'étais aussi mauvais que j'étais fort, reprenait-il, et pas un "bully" des paroisses voisines n'osait approcher de chez nous.

"Un jour, P'tit Louis à Fardina vient me dire que ma vache caille avait sauté dans le jardin chez eux; la "bougresse" avait cassé six pagées de clôture et elle faisait un vrai "carnage" dans les "rabiotes" à Fardina.

"J'arrive en "bibite"; j'étais si fâché que je prends pas le temps de penser qu'avec ma force je pouvais lui faire mal, et je lui "amanche" un coup de poing icitte, su' "l'haltère"! En disant cela, il se campait le poing derrière l'oreille, sur l'os mastoïde, en roulant des yeux féroces autour de lui; puis il reprenait, sinistre:

"Elle est tombée "frette",... morte"!

*

* *

—Ton oncle Baptiste était certainement un type en son genre, reprit Victor, et comme les extrêmes se touchent, il me fait justement penser à P'tit Toine Angourdy, type bonasse, dont les naïvetés colossales font pendant, par antithèse, aux gasconnades que tu viens de nous servir.

LES NAIVETES DE P'TIT TOINE

Bien qu'il eût seize ans et qu'il fût taillé en hercule, P'tit Toine Angourdy avait conservé l'apanage d'une douce naïveté. Aussi, quand son père vint un jour réquisitionner ses services pour l'aider à "délivrer" leur belle vache Jersey, il se rendit à l'écurie sans trop savoir de quoi il s'agissait.

Le père prit charge de la tête, afin d'empêcher Caillette de se blesser dans ses mouvements, et il plaça P'tit Toine à l'autre bout, avec mission de tirer un objet de forme indéfinie qui commençait à poindre à l'horizon.

La chose n'allait pas sur des roulettes; au bout d'un quart-d'heure, on n'était pas plus avancé. La vache beuglait, P'tit Toine suait et le père Toine sacrait.

Enfin, un déclanchement se produit, et mon P'tit Toine tombe sur le dos, au milieu des éclaboussures, avec un veau dans les bras.

Tout abasourdi, au comble de la stupéfaction, il se relève en s'essuyant la figure du revers de sa manche, et d'un ton où perçait la plus vive indignation, il demande à l'auteur de ses jours :

—"Dites-moi donc papa, quel est le bougre de farceur qui est venu fourrer ce veau-là icitte?"

.....

À quelques jours d'intervalle, un étranger passant à la maison, demande à parler au propriétaire, qu'il ne connaissait pas.

Comme le père Angourdy était sorti pour aller soigner ses cochons, P'tit Toine le conduit obligeamment sur le chemin de l'étable, en lui disant :

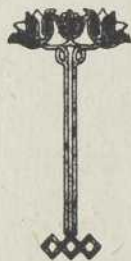
—"Vous n'aurez pas de peine à le reconnaître, il porte un chapeau de paille."

.....

La semaine suivante, le père Toine ayant chargé son fiston de remplacer une vitre brisée, le marchand du village voyait arriver mon P'tit Toine les deux mains écartées devant lui, en disant que c'était juste la mesure de la vitre qu'il avait prise avant de partir de la maison. Et tandis qu'il était là, se souvenant que le damier de son père avait besoin de réparations, il demande au marchand s'il n'aurait pas de la peinture carreaux noirs et jaunes pour un damier.

*
* *

Après ces racontars, le lecteur attend sans doute qu'on lui dise quelle quantité de poisson nous avons pris au cours de cette excursion; nous n'en ferons rien. Quand même nous n'avouerions que la moitié de notre pêche, nous savons que les jaloux nous taxeront encore d'exagération. Disons seulement qu'en songeant au souper, il nous vint la pensée saugrenue de passer par la maison des Bragdon, les poissonniers à la mode.



SAMEDI, 5 SEPTEMBRE.

Les jours se succèdent et le contingent du *Conventum* reste au même point. Le président convoque une assemblée d'urgence sur la grève, pour délibérer, et le vice-président se rend à la réunion avec son fiston pour former *quorum*.

—Ça me dit qu'ils vont arriver demain matin, déclare le président, en parlant de ceux qui ont promis de venir, "ne fût-ce que pour une journée".

—Moi, reprend le vice-président, *ça me dit* que c'est aujourd'hui *samedi*, et qu'il faut nous hâter d'aller faire nos emplettes en ville si l'on ne veut pas être pris au dépourvu.

—C'est pourtant vrai que c'est aujourd'hui le dimanche des Hébreux; si nous le profanons en allant transiger des affaires en ville, espérons qu'il ne nous arrivera pas la mésaventure dont ce pauvre Moses Cohenberg fut victime pour avoir transgressé le jour du sabbat. Qu'il me soit permis de la raconter à cette docte assemblée à titre d'exemple.

LE GILET DE MOSES

Abraham, Isaac et Jacob devaient posséder au plus haut degré la noble vertu d'économie, car leurs descendants la mettent en pratique jusque dans l'usage de l'eau.

Il est juste cependant de noter une exception à cette règle : quand il s'agit de sa santé, un Achkenazim lui-même prendrait le traitement du curé Kneipp, s'il était sûr de différer par ce moyen son retour au sein d'Abraham.

Moses Cohenberg, possesseur d'un "bédit gommerce" très prospère dans une ville suburbaine, était de ceux-là, car, en dépit des jouissances morales que lui procurait la vue d'un coffre-fort bien rempli, il menait une vie torturée par la vision prochaine de la vallée de Josaphat. Le pauvre homme n'avait plus d'appétit et maigrissait à vue d'oeil; les pans de sa redingote de noces battaient lamentablement sur ses mollets décharnés le jour du sabbat, et c'est à peine si son chapeau s'arrêtait maintenant aux oreilles.

Madame Cohenberg (Rébecca de son petit nom) ne se tourmentait pas trop de cet état, car elle se disait avec raison que moins Moses mangeait, moins il en coûtait pour le nourrir; mais quand les symptômes s'aggravèrent au point qu'il en vint à oublier de renouveler ses assurances, elle eut réellement peur et le conduisit chez un spécialiste.

Horreur! celui-ci conseilla les bains turcs.

Ce n'est pas que Moses ne voulût pas se faire soigner, mais songez donc! dépenser une piastre pour se faire couler de l'eau chaude sur le corps, sans compter les frais de voyage à Montréal, car il n'y avait pas d'étuve dans sa ville, c'était insensé! Si encore ce fichu docteur s'était contenté de prescrire de la gymnastique, Moses aurait suivi ce traitement avec plaisir, car cela n'entraînait pas de grandes dépenses; mais non, il lui fallait des bains turcs à cet enragé! comme si ça lui avait fait plaisir de faire gaspiller l'argent du pauvre monde!

Enfin, on n'avait pas fait les frais d'une consultation pour rien, et Moses décida de profiter de son voyage d'achats d'automne à la ville, un samedi, pour prendre un de ces satanés bains.

Les choses se passèrent normalement, sauf que notre homme eut à subir un écurage en règle avant qu'on lui permît d'entrer dans l'étuve, et qu'il y resta jusqu'à l'épuisement, afin d'en avoir pour son argent. Quand il remit ses habits, il crut s'être trompé de cabine tant ils lui semblaient agrandis, et dans son excitation, il emporta par mégarde une des serviettes de bain et le reste du pain de savon.

Il était loin de se douter pourtant de la cruelle surprise qui l'attendait: il n'avait pas fait deux milles en chemin de fer qu'en ouvrant sa redingote pour constater s'il avait toujours sa nouvelle serviette, il s'aperçut avec épouvante qu'il n'avait plus de gilet! Il avait dû se le faire voler par ce gueux de garçon baigneur qui l'avait aveuglé d'eau bouillante!

C'était donc pour cela qu'il se sentait tellement à l'aise dans son habit! Que faire? Impossible de retourner à l'établissement de bains, le train filait à toute vapeur en lançant des coups de sifflet joyeux comme pour le narguer! Heureusement qu'il n'avait pas de montre ni d'autre objet dans les poches du vêtement perdu, car il n'aurait pas osé rentrer à la maison.

Quelqu'un qui ne fut pas content, en effet, lorsqu'on lui raconta l'aventure, ce fut madame Cohenberg qui ne pouvait

concevoir la bêtise de son époux. Un si bon gilet, en drap fin, avec à peine quelques années d'usure! C'est tout juste si elle jeta un coup d'oeil distrait sur la serviette de bain et le pain de savon apportés en compensation, car elle rageait, la digne femme!

A partir de ce jour, Moses fut privé d'ail à son dîner. Il fallait bien économiser pour compenser ses gaspillages. S'il avait le malheur de risquer quelque timide allusion à la douceur des oignons d'Égypte, elle vous le remettait proprement à sa place, avec une bonne dissertation sur l'incurie des gens qui conduisent leurs familles à la ruine par leur imprévoyance.

Aussi, les privations et le chagrin de la perte de son gilet ne tardèrent pas à replonger le pauvre homme dans un état pire qu'auparavant, et comme l'occasion d'un nouveau voyage à la ville allait bientôt se présenter pour les achats du printemps, Rébecca, qui aimait son mari après tout, lui annonça un soir qu'ils avaient suffisamment économisé pour risquer un autre traitement au bain turc, mais elle ne manqua pas de le munir de toutes sortes de recommandations contre les dangers de la ville.

—“Et surtout, ajouta-t-elle avec un sourire moitié sucre moitié vinaigre, ne vas pas cette fois y oublier ton pantalon!”

Moses partit enchanté, mais Rébecca n'était pas trop rassurée. La journée lui parut interminable, et vingt fois à l'heure du train, elle alla guetter son retour, lorsqu'enfin elle l'aperçut venir à grandes enjambées, gesticulant comme un halluciné. La porte s'ouvrit aussitôt, et Moses, écrasant dans sa précipitation la queue du chat qui lui lança un anathème en fa dièze, se jeta au cou de sa femme sans pouvoir articuler un mot.

L'émotion l'empêchait de parler, mais dans un geste plus éloquent que la parole, il ouvrit sa redingote sous laquelle on pouvait apercevoir son beau gilet de drap fin à la place accoutumée! Ravie à son tour, Rébecca rendit à son homme son étreinte, et le regardant avec amour et admiration:

—“Ainsi, tu as fait rendre gorge à ce chien de chrétien qui nous avait volés, lui dit-elle; l'as-tu fait mettre en prison, au moins?”

—“Mais non, répondit Moses, qui commençait à se ressaisir, le garçon ne m'avait pas volé; imagines-toi que par distraction

j'avais mis mon gilet avant ma chemise en m'habillant après le bain, et je l'ai retrouvé aujourd'hui en me déshabillant!"

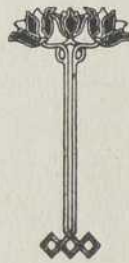
Ce soir-là, Moses eut de l'ail à satiété.

*

* *

Une heure plus tard, nous mettions les magasins de Biddeford au pillage et revenions avec une ample provision de drapeaux, tentures, "lingerie" de papier, provisions de bouche et autres douceurs qui peuvent flatter les faiblesses de bonshommes de cinquante ans.

Fait à noter : dans la plupart des magasins de cette ville, les employés parlent indifféremment le français et l'anglais. Sur une population de 18,000 âmes, plus de 9,000 sont canadiens-français, et leur influence s'exerce non seulement dans l'administration municipale, mais encore à la Législature de l'Etat. Le commerce des confections, des articles de pharmacie, de la bijouterie, des épiceries, etc., est principalement aux mains de nos compatriotes ; on les trouve en bon nombre dans les professions libérales, et notre confrère de collègue, Alfred Bonneau, y publie depuis longtemps un journal de langue française.





Nous attendons de la grande visite (page 33)

LEA

pos
vis

vol
Ta

Fo

qu

die

ge

m

ch

sh

at

d'

av

s'

m

d

d

s

p

s

l

q

l

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

r

DIMANCHE, 6 SEPTEMBRE.

Nous sommes sur pied dès six heures du matin, pour disposer nos drapeaux et tentures, car nous attendons de la grande visite.

A peine avons-nous commencé à hisser nos couleurs que des voix bien connues se font entendre en bas; ce sont les deux Tassé, Chartier et Lapalice que le train du matin nous amène. Fontaine et Mignault ont dû changer leur programme, tandis que Beaudry n'est pas suffisamment rétabli d'une grave maladie pour songer à voyager. Pas de nouvelles des abbés Bélanger et Beauregard. Mais deux types qui n'auraient pas dû manquer, ce sont Alexandre Gendron, médecin à Ware, Massachusetts et Martial Lavallée, médecin à Suncook, New Hampshire, qui n'ont pris part à aucun de nos *Conventums* précédents au Canada, et qui pourraient se rendre ici dans une couple d'heures. Georges Tassé réussit à communiquer par téléphone avec Martial qui promet de venir dans le cours de l'après-midi, s'il peut achever à temps un malade récalcitrant.

En l'absence de prêtres parmi nous pour célébrer notre messe officielle, il ne nous reste pas d'autre alternative que de nous écraser avec la foule à la messe de "Father Linnehan", dans la petite chapelle de Old Orchard. Il faisait une chaleur suffocante au point que nous aurions irrévérencieusement dormi pendant le sermon si les arguments du prédicateur, appuyant sur la nécessité de donner généreusement à la quête pour le salut de nos âmes, ne nous eussent tenus continuellement en éveil.

A peine sortis de l'église, les histoires liturgiques ne manquent pas de défrayer les conversations; elles se continuent sur la véranda du chalet jusqu'à l'heure du bain, mais nous n'en citerons que deux pour ne pas retarder "l'envie qu'a la mer de nous recevoir dans son sein."

LE COCHON DE LAIT

La paroisse de Sainte-Véronique du Bois-brûlé est renommée à bon droit pour ses "bleuets" et ses "atocas", mais quand

on s'en est nourri toute une saison, une bonne tranche de rosbif ou de porc-frais serait bien de mise à l'époque des fêtes.

Telle était la mélancolique réflexion que se faisait le curé Barnabeau en se chauffant les pieds devant le poêle, mais ce n'était pas avec le maigre revenu d'une dîme remplie de charbons qu'il pouvait s'en payer souvent du rosbif, le pauvre curé, et ses paroissiens étaient bien trop miséreux eux-mêmes pour lui procurer des douceurs.

Il attrapait de temps à autre un bon repas quand il était invité par son voisin, le curé de Sainte-Ursule, qui, plus cossu, lui faisait cette charité sous prétexte de requérir son aide pour les confessions, mais cela finissait par le gêner de toujours accepter des politesses sans jamais les rendre.

La Providence vint cependant à son secours en lui envoyant un bon jour une aubaine inattendue sous forme d'un cochon de lait qu'un paroissien vint lui offrir "sauf le respect qu'il lui devait", vu que sa truie s'était noyée.

Ce fut un événement considérable. Le curé se lança dans de longues dissertations avec Justine, sa vieille ménagère, sur la façon d'apprêter le cochon, et pendant que, joyeux et reconnaissant, il rédigeait une invitation pressante au curé de Sainte-Ursule pour le dimanche suivant, Justine se plongeait dans la lecture de la Cuisinière Canadienne.

Enfin, le grand jour arriva. Ce fut par un clair soleil de mai que le cochon fut mis au four, tandis qu'au dehors, les oiseaux inconscients chantaient dans la ramure. Le presbytère attendait à l'église, de sorte que, ses feux bien attisés et ses casseroles mises en place, Justine n'avait qu'à traverser un couloir pour remplir ses devoirs religieux sans négliger ceux de son état.

Le curé, de son côté, y allait allègrement de sa grand'messe: il avait des allures de conquérant quand il se retournait pour lancer son Dominus vobiscum, car il ne pouvait réussir à chasser complètement la vision du plat délicat qui mijotait à quelques pas de lui; il en suivait l'évolution par la pensée, en se disant: "au Pater, IL aura déjà la peau toute dorée".

L'heure du prône étant arrivée, il ne s'attarda pas longtemps sur les annonces de messes ni sur les recommandations aux prières, et entama prestement son sermon sur la "Chute des Anges". Mais l'auditoire n'avait sans doute pas les mêmes

raisons que lui d'avoir l'esprit en éveil, car la description des beautés sereines du ciel eut pour effet de plonger la plupart des auditeurs dans une douce somnolence, à laquelle les chaudes caresses du soleil et les effluves embaumées des lilas ne les invitaient d'ailleurs que trop.

Le curé ne s'en serait pas soucié outre mesure s'il n'eût aperçu, ô horreur! Justine au premier rang, qui avait oublié ses fourneaux pour se lancer comme les autres dans le pays du rêve.

Il fallait à tout prix la réveiller, afin qu'elle ne compromît pas par une absence trop prolongée le succès d'un dîner si laborieusement convoité. Il se hâta donc, avec des éclats de voix terribles et des coups de poing sur la chaire, de précipiter Lucifer et sa cohorte de mauvais anges au fond des enfers. Rien n'y faisait!

Brusquement, hélas! ses craintes ne furent que trop confirmées par un indice cruel: une forte odeur de roussi se dégageait du presbytère voisin et montait jusqu'à lui...

Rassemblant alors ses forces dans un éclat de voix désespéré, il maudit Lucifer en criant avec angoisse: "IL BRULE, LE COCHON!"

Toute la paroisse s'éveilla effaré. La présidente des Dames de Sainte-Anne scandalisée fit deux fois le signe de la croix, tandis que le marguillier en charge dissimulait sournoisement un sourire coquin dans le coin de sa moustache. Mais la balle avait atteint son but, car on vit Justine, éveillée par le choc, se diriger furtivement vers la porte qui conduisait à sa cuisine.

Interloqué lui-même du résultat de sa tirade, le curé perdit la tête et termina abruptement par les mots sacramentels: "C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit", en même temps que le roulement d'une voiture dans la cour lui annonçait l'arrivée de son convive.

*

* *

Il nous reste encore un quart d'heure avant le bain, juste le temps de raconter notre seconde histoire.

 LA MESSE EN VARIATIONS

Depuis longtemps, les paroissiens de Saint-Onulphe se plaignaient de la monotonie des régals musicaux qui leur étaient servis à la grand'messe.

—“Toujours la “messe du second ton”, depuis le Jour de l'An jusqu'à Noël! On a beau aimer le chant grégorien,, batêche, il y a un bougre de bout,” ainsi que disait le père T'odore Chicoine, sur le perron de l'église.

Les plaintes étaient bien parvenues jusqu'aux oreilles du curé, mais que voulez-vous? avec les gosiers des jars du sixième rang, on ne pouvait toujours pas régaler les fidèles de la messe bordelaise. Autant aurait-il valu en confier l'exécution aux oies du Capitole.

Il en était là de ses réflexions, quand il vit entrer dans la sacristie Polydore Bonenfant, le maître-chantre, qui s'avancait avec le sourire mystérieux et satisfait d'un inventeur. Polydore avait appris la messe du second ton par oreille à force de l'entendre chanter, et ne connaissait pas une note de musique, mais il était beaucoup plus déluré que ses collègues du “choeur de chant”.

—“Puisque nous ne pouvons pas chanter d'autre messe, dit-il au curé sans préambule, pourquoi ne feriez-vous pas quelques variations dans le chant des “oremus” et des “versets” j'essaierais de mon côté d'ornementer les “répons” de quelques fioritures; ce serait toujours du nouveau dans le programme musical, et on pourrait au moins essayer.”

L'idée ne parut pas mauvaise au curé, et dès le dimanche suivant, les fidèles ne furent pas peu ébahis lorsqu'au moment du Dominus vobiscum, ils entendirent leur brave curé faire des trilles en lançant du côté de l'orgue: “Do-o-o-do, mi-mi, nu-nus, vo-o-o-vo, bi-bi, biscum.”

Ce fut un murmure d'approbation dans la nef, et les yeux se mouillaient d'attendrissement en constatant les efforts du curé.

Mais ce qui mit l'enthousiasme à son comble, ce fut d'entendre Polydore répondre à plein gosier: “Et cum-cum, spi-i-pi-pi, ri-tur-lu-tu-tu, tuo”.

Devant l'imprévu de cette liturgie, la paroisse faillit se tordre, et c'est de peine et de misère que le curé put terminer l'office. Aussi, depuis ce temps-là, malheur à celui qui lui parlerait de messe en variations!...

.
Ce Polydore était impayable comme maître-chantre, mais il avait la tête si rebelle au latin que, malgré sa longue carrière, il ne pouvait jamais parvenir à donner ses répons sans suivre dans son graduel ou son vespéral.

Un jour qu'il avait été retardé en se rendant aux vêpres, il monte à l'orgue quatre à quatre, comme le curé entamait le "Deus in adjutorium meum intende".

Tout essoufflé, il saisit un vespéral et commence: "Domine... ad adjuvandum... me fes"... , mais à ce moment, un coup de vent ayant fait tourner la page du vespéral, le reste de ce diable de mot latin ne lui venait pas sur la langue, et il avait beau feuilleter, la page du verset ne lui tombait pas sous la main; pour la trouver, il faisait traîner ses mots: "me fes... me fes"... lorsqu'enfin il trouve le verset et termine d'une voix victorieuse: "tina!"

On dit qu'il fut remercié du service peu de temps après. O ingratitude humaine!

*
* *

L'heure solennelle du bain étant arrivée, nous constatons que le nombre d'habits disponibles ne correspond pas au nombre des baigneurs.

Et pourtant, il nous faut être tous "présents" à l'appel de notre classe que le "général" Beauregard fera sur le bord de la mer, car si nous commençons à entrer dans la "réserve", nous ne sommes pas encore "réformés". Chacun s'affuble de ce qui lui tombe sous la main; Albany s'enveloppe d'un sac de toile, à la façon des anachorètes, et le manteau de Chartier, comme celui de Diogène, laisse apercevoir son "orgueil" à travers les trous, tandis que Georges Tassé, attachant un mouchoir rouge au bout d'une gaule, nous conduit à l'assaut de la vague, au grand ébahissement des voisins de la plage.

Quelle sensation vigoureuse que ces bains d'eau salée! La vague nous fouette le sang à travers la peau, elle nous renverse et nous ballote comme des fétus jusqu'à l'épuisement de

nos pauvres carcasses; Lapalice en est véritablement suffoqué. Nous aussi, d'ailleurs, et c'est avec une satisfaction non déguisée que nous avalons au retour le généreux cordial préparé par Fred.

La salle à manger présente un coup-d'oeil charmant. Non seulement notre cuisinière s'est surpassée dans la préparation du menu, mais encore elle a décoré la table et les murs avec un goût qui donne à notre dîner officiel de *Conventum* le cachet de fête joyeuse qui lui convient. Deux anciens élèves de classes voisines à Saint-Hyacinthe, Alfred Bonneau, rédacteur propriétaire de la "Justice", de Biddeford, et Joseph Girouard, médecin, de Lewiston, remplacent les confrères absents; Bonneau représente le clergé et Girouard la gentilité. Ah! mes amis, si vous saviez combien vos mandants vous ont fait honneur! Le clergé surtout, qui est déjà en compte courant avec Bonneau, lui garderait une reconnaissance éternelle pour les bonnes histoires qu'il a mises à son crédit.

Lorsqu'on apporta le dessert, Lapalice refusa catégoriquement de manger sa crème au chocolat, et comme on s'en étonnait, il nous en donna la raison suivante:

LE MANUSCRIT DE DANTE

Comme vous êtes tous des intellectuels, vous savez sans doute qu'on vient de faire la découverte à Ravenne de notes manuscrites, où l'on a cru reconnaître l'écriture de Dante; mais vous ne le sauriez pas, que je ne serais pas autrement surpris de votre ignorance crasse, et j'en serais peut-être au même point si mes fonctions d'archiviste ne m'obligeaient à me tenir au courant tout ce qu'il y a de nouveau en fait de vieilleries.

Ces notes formeraient un chapitre inédit de la Divine Comédie, dans lequel le poète florentin décrit les tourments que les "scatologues" subissent aux enfers. Il n'a pas jugé à propos de l'insérer au nombre des chants immortels de l'Enfer pour des raisons dont ni lui ni moi n'avons à vous rendre compte, mais la leçon que ce tableau comporte pourra faire ouvrir les yeux à plus d'un parmi vous qui se plaît à parler gras plus souvent qu'il ne faut.

Ecoutez, vous autres, là-bas, au bout de la table, c'est Dante Alighiéri qui parle:

** Bonneau avait été excommunié par l'évêque de Portland avec cinq autres canadiens-français de ce diocèse pour insubordination contre l'autocratie irlandaise de ce prélat.*

CHANT XVIII—LES PLONGEURS

Nous émergions à peine du cinquième golfe du septième cercle de l'Enfer, lorsqu'une odeur infecte me fit faire un pas en arrière; je crus que nous nous étions égarés dans le Ghetto du royaume ténébreux, et j'allais rebrousser chemin quand Virgile, me prenant par la main, m'indiqua d'un geste tragique des rangées innombrables de tonneaux placés debout et remplis d'un liquide visqueux et nauséabond au-dessus desquels s'agitaient des têtes grimaçantes.

Ayant reconnu dans le dixième tonneau de la deuxième rangée la figure autrefois réjouie, mais maintenant taciturne, du viveur Lucullus, je m'enquis auprès de lui de la nature de son tourment.

—Hélas! dit-il, les bonnes histoires scatologiques étaient bien drôles, mais ce n'est pas aussi gai de vivre "dedans" et de ne pouvoir ouvrir la bouche sans risquer d'EN avaler.

—Avez-vous au moins un siège dans votre tonneau?

—C'est ce qui est le plus fatigant! Impossible de s'asseoir, ni même de s'appuyer sans en être débordé. Pour vous parler, il faut que je me tienne sur la pointe des pieds; quand je m'appuie sur les talons, j'en ai jusqu'à la bouche.. Passe encore pour moi qui ne porte pas de barbe, mais ce sont les patriarches qui ne la trouvent pas drôle!

—N'avez-vous pas au moins quelque répit?

—Du répit? parlons-en! Dès qu'un tonneau s'est un peu évaporé, un grand diable le remplit aussitôt avec "de la fraîche", et il remue le tout avec une pelle pour lui donner le fumet requis. Pour être juste, il faut dire cependant que nous avons quelques compensations. Ainsi, mes rhumatismes sont complètement disparus depuis que je suis ici. S'il vous faisait plaisir d'essayer mon tonneau pour les vôtres?

—Merci! Nous avons tout ce qu'il nous faut en Italie.

—Parfois aussi, nous avons de bons moments de plaisir; c'est quand il en arrive un nouveau. C'est à se tordre de voir les résistances qu'il fait avant d'entrer dans son tonneau. Hier, il nous est arrivé un chanoine qui s'est débattu pendant une demi-heure contre les deux diables qui voulaient le faire entrer à domicile. Ils ont été obligés d'aller chercher du renfort et ils vous l'ont "sacré" dedans, la tête la première. Il y a gigoté jusqu'à l'arrivée de Tarquin.

—*Quel rôle joue Tarquin dans cette tragédie?*

—*Vous savez bien, Tarquin qui abattait dans son jardin toutes les fleurs dont la tête dépassait les autres. Il passe ici à l'improviste avec un grand sabre, et coupe toutes les têtes qui dépassent les bords du tonneau.*

—*Mais alors, vous devez être bien contents d'en finir avec ce tourment?*

—*C'est que ça ne finit pas pour cela; Hippocrate passe ensuite et recolle toutes ces têtes, mais comme il est pas mal vieux et qu'il ne voit presque pas clair, il les remet comme elles viennent. Ainsi, mon voisin qui est un lord anglais est coiffé de la tête de Barabbas.*

—*Alors, que faites-vous pour vous soustraire à ce nouveau supplice?*

—*Ce qu'on fait? il n'y a qu'une chose à faire: c'est de guetter tout le temps, et dès qu'on voit apparaître Tarquin... on plonge!"*

Comme il disait ces paroles, la tête de notre interlocuteur disparut à nos yeux, et nous ne vîmes plus dans l'ombre que l'éclat d'une épée gigantesque qui se promenait sur la surface déserte des tonneaux!

*
* *

—*Depuis que j'ai lu ce satané manuscrit, ajoutait Ovide, je ne puis plus voir la crème au chocolat...*

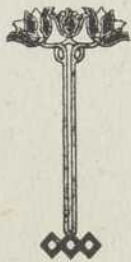
.
A peine avions-nous allumé nos cigares sur la véranda que nous voyons arriver un voyageur qui nous parle familièrement, en nous demandant si c'est bien "ici". Nous ne le reconnaissons pas tout d'abord, mais dès qu'il monte les marches du portique, nous voyons en lui l'ineffable Joseph Dupuy, que nous n'avions pas revu depuis la sortie du collège il y a trente ans.

Oui, c'est bien Jos. en chair et en os, mais plutôt en os qu'en chair. Tour à tour ecclésiastique à Montréal, traducteur à Fall River, journaliste à la Nouvelle Orléans, il semble avoir eu le sort de la pierre qui roule; tout en restant journaliste, il est pour l'instant gardien de barrière à Meriden, dans le Connecticut, et c'est peut-être en cela qu'il se montre le plus mûr d'entre nous, car, avec l'esprit de fraternité qui se développe

dans les "unions", il court une bonne chance que son confrère saint Pierre lui ouvre sans difficulté la porte du paradis. En attendant, c'est avec empressement que nous lui ouvrons nos rangs sur la véranda du chalet et que nous lui administrons des anesthésiques contre les tempêtes qui grondent dans son anatomie.

Nous avons préparé pour l'après-dîner une promenade en automobiles sur la plage. Lorsque la mer est basse, les voitures peuvent circuler sur le sable durci que les vagues ont laissé à découvert, et qu'elles ont poli comme un parquet; comme les piétons ne passent pas sur ce terrain encore imprégné d'eau salée, il est permis d'y faire de la vitesse, et il faut voir jusqu'à quel point les *sportsmen* s'en donnent. Deux automobiles de course viennent prendre part au tournoi, et nous devons bientôt leur laisser le champ libre, car un faux mouvement d'un côté ou d'autre pourrait entraîner les plus graves conséquences. Nous montons sur la véranda du chalet, d'où nous suivons la course échevelée des deux rivales comme en une arène.

Dans la soirée, le voisin De la Bruère, ancien élève de Saint-Hyacinthe, aujourd'hui dentiste à Biddeford, vient se joindre à nous, et l'on organise un concert à rendre jalouses les sirènes de la mer. Il va sans dire qu'il se raconte aussi de bonnes histoires, mais comme les meilleures sont quelque peu risquées, et que Jos. Dupuy est encore célibataire, il nous faut attendre qu'il soit monté se coucher pour leur donner libre cours, de peur de blesser sa modestie.



LUNDI, 7 SEPTEMBRE.

Nous avons pris rendez-vous avec le photographe Poisson, de Biddeford, pour le portrait officiel du groupe présent au *Conventum*, et nous avons bien fait de nous y prendre à l'avance, car c'est la "Fête du Travail", et tous les établissements sont fermés. Nous entrons à l'atelier en *catimini*, et comme la porte est fermée aux autres clients, l'artiste a le loisir de donner à notre groupe tout le soin voulu. Nous lui commandons une grande photographie destinée à l'encadrement, et d'autres de moindre format qui devront illustrer la relation écrite de notre réunion.

Pendant que l'artiste fait ses préparatifs, nous examinons les échantillons de ses oeuvres étalés partout dans l'atelier. Une photographie de nouveaux mariés attire surtout notre attention, car la mine et la taille de l'épousée nous portent à croire que le pitoyable mari n'a pas dû tarder à lui passer la culotte, emblème de son autorité. L'évocation de ce joug matrimonial rappelle à Chrysanthe Tassé le souvenir d'une anecdote qu'il s'empresse de nous raconter.

LE PETIT CENELLIER.

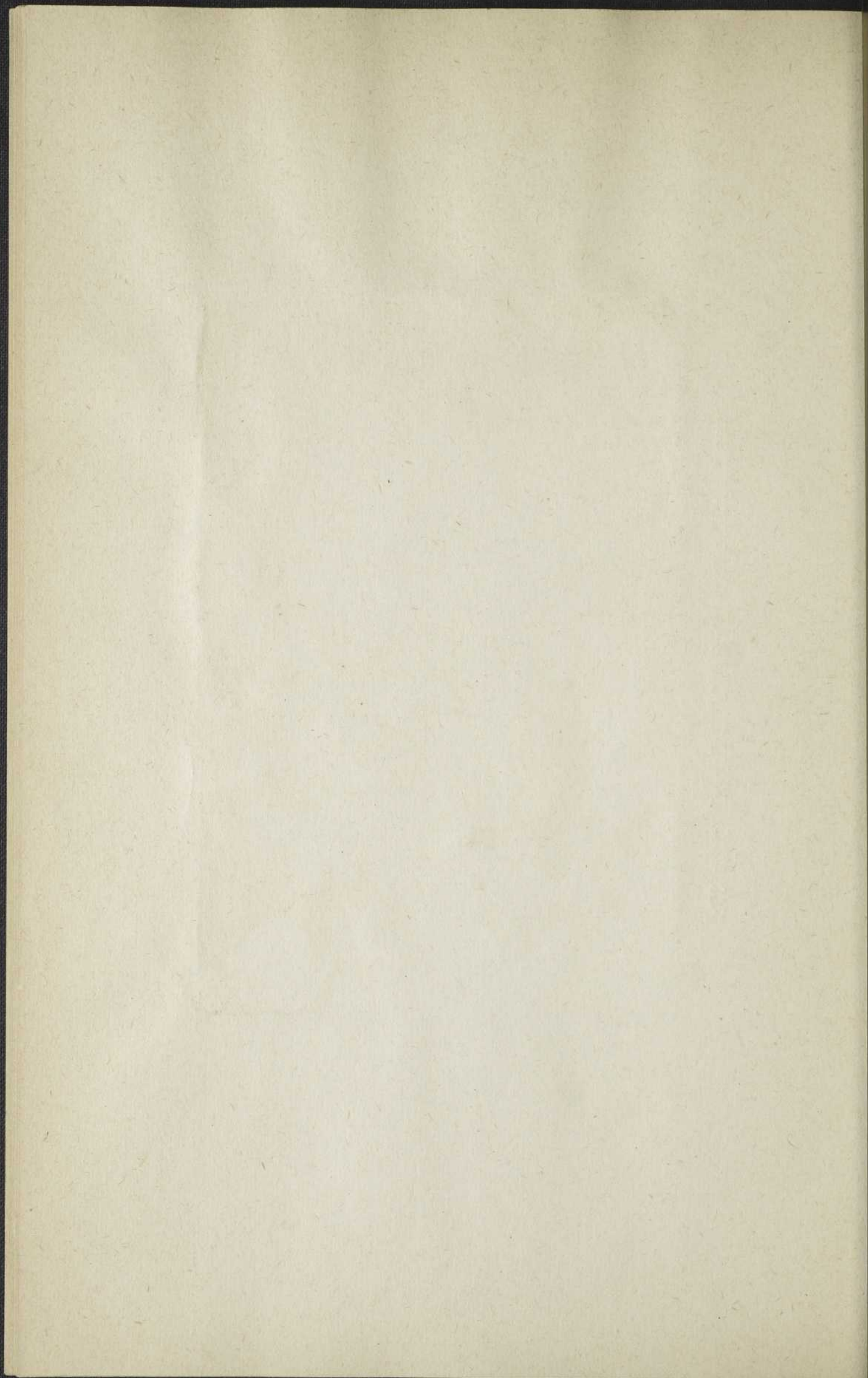
Lorsque Pierre Courtemanche s'avisa un bon soir d'aller veiller chez Angélique Tranchemontagne, il était loin de soupçonner ce qui lui pendait au bout du nez.. Pierre était un excellent garçon, un peu timide, incapable de dire 'non', tandis qu'Angélique avait la réputation de n'avoir pas froid aux yeux, et semblait s'évertuer à faire mentir son nom de baptême au profit de son nom de famille.

Aussi la fréquentation ne prit-elle pas "gout de tinette"; en deux temps, trois mouvements, Pierre était acculé au pied du mur, et trois mois après sa première visite, il jurait à Angélique amour et obéissance au pied des autels.

Dès le lendemain des noces, les rôles furent clairement définis : Pierre abdiquait les culottes, insignes de sa royauté, Angélique prenait les clés des armoires, les cordons de la bourse et



...il nous faut être tous "présents" à l'appel (page 37:



L'E
le
m
et
an
de
il
cib
va
qu
fa
le
d'e
ce
qu
sa
lu
le
to
V
s'
ge
ta
l'e
ne
et
P
se
pe
il
d'
g
a
q
re
b

le commandement général. A vrai dire, elle était née pour commander, et s'il y eût eu un club de suffragettes dans la paroisse, elle en eût été présidente.

Cet état de choses marchait sans trop de heurts depuis vingt ans lorsqu'un soir de janvier, où Pierre avait eu la permission de prendre part à une "corvée" d'hommes chez Nazaire Antaya, il ne put contenir l'exubérance de sa liberté, et réintégra le domicile aux petites heures avec un léger plumet.

Décrire l'indignation d'Angélique est chose impossible. Pouvait-on abuser à ce point de la confiance d'une faible femme qu'on laissait seule, exposée à tous les dangers, pendant qu'on faisait la noce avec des libertins! Bref, elle se tourna tellement le sang à dire son fait à ce "pochard" qu'elle en eut une attaque d'apoplexie et tomba inanimée.

Pierre eut un chagrin réel; il s'accusait d'être la cause de cette mort et croyait entendre une voix qui lui disait: "Caïn, qu'as-tu fait de ta femme?" Et puis il s'était si bien façonné à sa vie d'obéissance passive que ce brusque retour de sa liberté lui causait l'impression que doivent ressentir les aviateurs dans leur première envolée; il sentait comme un vide immense autour de lui. Il va de soi que le pauvre délaissé avait trop peu l'habitude de décider quoi que ce soit pour être en mesure de s'occuper des funérailles; ce furent les voisins qui s'en chargèrent. Comme membre de l'Union de Prières, madame Courtemanche avait droit au corbillard de la paroisse, à condition de l'envoyer chercher et reconduire; Baptiste Bisailon s'offrit généreusement à remplir cette funèbre fonction.

Il y avait une bonne demi-lieue pour se rendre au cimetière, et tandis que le cortège défilait lentement sur la route enneigée, Pierre récapitulait tristement le bilan de ses vingt années de servitude. La vie n'avait pas été rose pour lui, mais quelle compensation l'avenir lui réservait-il? Malgré sa dure expérience, il ne pouvait se faire à l'idée de rester seul, et comme un rayon d'espoir à travers un nuage, il évoquait malgré lui la bonne figure de la veuve Sigouin, une amie d'enfance, à qui son mari avait laissé cent beaux arpents de terre, sans une "fardoche", et qui avait encore l'oeil humide en le regardant.

Il en était là de ses réflexions quand, au tournant de la route, Baptiste Bisailon accrocha si maladroitement son corbillard dans un petit cenellier masqué par un banc de neige, qu'il

culbuta d'une hauteur de six pieds dans la "décharge", et le cercueil, bondissant sur la glace, se fendit et laissa passer la tête du cadavre à travers l'ouverture.

Tous les assistants se précipitèrent pour réparer le désastre, mais les premiers rendus reculèrent d'horreur à la vue de la morte qui les regardait avec des yeux hagards et qui jeta un grand cri en apercevant Pierre avec un long crêpe autour de son casque. La pauvre femme n'était qu'en léthargie, et le premier moment de stupeur passé, on la plaça dans une voiture jusqu'à la maison voisine, où on lui fit prendre une bonne "ponce" chaude en attendant l'arrivée du médecin qui hésita beaucoup à renverser son verdict.

Trois jours après, Angélique réintégra triomphalement le domicile conjugal, et Pierre ayant dit son "adieu veau, vache, cochon, couvée", reprenait docilement le bât auquel son cou s'était si bien pelé.

Dix ans se passèrent à la suite de cet incident, mais un bon soir, une nouvelle sinistre se répandit d'un bout à l'autre du village : Pierre était redevenu veuf, mais pour tout de bon, cette fois. Les amis s'empressèrent comme autrefois, la veuve Sigouin vint même faire cuire le ragoût de boulettes pour le réveillon de la veillée des morts, et après le service, le défilé funèbre prit tristement la même route que dix ans auparavant. C'était encore Baptiste Bisailon qui conduisait le corbillard!

Cependant, Pierre était nerveux; il restait à peine assis sur le siège de sa voiture, regardant au loin sur la route, et quand on arriva près du coude fatal où s'était produit le coup de théâtre de dix ans auparavant, ne pouvant plus résister à l'assaut de ses souvenirs, il hèle le croquemort maladroit d'autrefois :

— "Baptiste! tu prendras garde au petit cenellier, hein, mon vieux!"



— Cette histoire de morte vivante me rappelle la mésaventure d'un type qui a raté de belles funérailles pour avoir seulement ouvert la bouche, reprit Horace Chartier; je tiens cette anecdote d'un entrepreneur de pompes funèbres qui m'en a garanti l'authenticité.

LA DENT D'OR

Un terrible accident de chemin de fer était arrivé à Saint-Spiridon-les-Bains-de-Pieds : deux convois s'étaient tamponnés et nombre de cadavres gisaient dans la gare où les parents accourus de toutes parts venaient les réclamer.

Parmi les plus mutilés se trouvait un vieillard élégamment vêtu en qui deux jeunes filles éplorées reconnurent leur père ; elles le firent transporter à la maison paternelle pour lui faire des funérailles dignes de son état de fortune ; un entrepreneur de pompes funèbres fut chargé de "bien faire les choses" et l'on adressa une dépêche au frère de New-York qui arriva la veille du jour fixé pour l'enterrement.

Le corps avait été mis dans un riche cercueil car la mutilation des chairs en avançait la décomposition, mais une vitre permettait de reconstituer autant qu'il se pouvait les traits du cher défunt. On était à prier aux pieds du corps quand tout à coup, le nouvel arrivé montrant à ses deux soeurs la bouche du mort qui s'était entr'ouverte et laissait apercevoir une dent d'or :

— Depuis quand notre père s'était-il fait poser des dents d'or ? Quand je suis parti il portait un ratelier de fausses dents..

— Mais tu as raison, reprennent les deux jeunes filles ; ce n'est pas notre père ! Il était tellement mutilé que nous l'avions identifié par ses habits.

Aussitôt on envoie des avis aux journaux pour contremander les funérailles et l'on fait venir l'entrepreneur de pompes funèbres qui reçoit l'ordre d'enlever le colis pour le transporter à la morgue.

Le funèbre officier, qui perdait de ce fait l'aubaine d'un joli mémoire de frais funéraires, n'avait qu'à obéir, mais dès qu'il se trouva seul en face du cadavre si respecté hier mais aujourd'hui ravalé au rang de charogne, et cela à cause d'une dent d'or qu'il avait commis la gaffe d'afficher :

— Espèce de mufle ! lui dit-il ; si tu avais seulement fermé ta gueule, tu aurais eu demain les plus belles funérailles qui se soient vues à Montréal !

—Tu devrais ajouter que ton histoire comporte une morale, dit Georges Tassé; c'est que la vanité cause souvent la perte de celui qui en est l'esclave. Si ton bonhomme éclopé n'avait pas été si vaniteux de sa dent d'or, il ne lui serait pas arrivé la mésaventure que tu nous as racontée.

—Tu as sans doute quelque fable avec morale à la clef dont tu veux nous assommer; vas-y Georges, le photographe n'est pas encore prêt.

—Ce n'est pas plus une fable que ton conte de croquemort, mais un fait véridique dont j'ai été témoin l'hiver dernier en allant visiter un malade à la campagne; écoutez si ça vous intéresse, vous y trouverez votre profit :

L'OISEAU MORIBOND

C'était en janvier, la terre était couverte d'une épaisse couche de neige et il faisait un froid à casser les clous. Sur un arbre dénudé, à deux lieues de toute habitation se tenait un pauvre oiseau transi qui n'avait sans doute rien trouvé à manger dans ce désert; il n'avait que la force de jeter de temps à autre un petit cri plaintif comme les bêtes qui vont mourir.

Mais en passant près de l'arbre, mon cheval bien nourri laissa tomber sur la route quelques croquettes farcies de nombreux grains d'avoine; le pauvre oiseau n'eut pas plutôt aperçu cette aubaine qu'il ramassa le peu de forces qui lui restaient et réussit à voler jusqu'au crottin sauveur.

Ranimé par les effluves de cette chaude déjection, rassasié du grain qu'il y trouva le petit oiseau se sentit bientôt renaître à la vie; tout joyeux il s'envola à tire d'aile au sommet de l'arbre dénudé où il se mit à chanter sa reconnaissance à plein gosier.

Mal lui en prit, car un épervier qui planait tout en haut l'entendit, et fondant aussitôt sur l'imprudent chanteur, il n'en fit qu'une bouchée!

*
* *

Ici Georges se tut comme si son récit était fini.

—Est-ce tout, dit Jos. Dupuy? Et la fameuse morale dont tu nous parlais à l'instant, quelle est-elle dans cette histoire à dormir debout?

—La morale? Mais il me semble qu'elle saute aux yeux, c'est que: "Quand on mange de la m..., il ne faut pas s'en vanter."

.

Plus fortunés que le petit oiseau de Georges, le programme de la journée nous conviait à un dîner de "marée" (*shore dinner*, suivant l'expression consacrée), chez Huff, sur le chemin de Biddeford Pool. Nous comptions nous y rendre en automobiles, en suivant la rive droite de la rivière Saco, mais il est impossible de trouver une seule voiture à ce moment de la journée; elles ont toutes été retenues dès le matin pour célébrer la Fête du Travail. Force nous est donc de revenir à Old Orchard pour prendre le chemin de fer lilliputien de la grève qui nous conduit à Camp Ellis, où nous trouvons un yacht pour traverser chez Huff.

L'endroit est bien connu, car nous y voyons déjà des dîneurs installés malgré les difficultés d'accès, et le menu qu'on nous sert justifie amplement ce caprice de gourmet. Le "shore dinner" se compose exclusivement de ce que les Italiens nomment dans leur langage pittoresque "frutti di mare". Après une excellente bisque au homard, viennent les moules à l'étuvée, les crevettes, les crabes, les homards grillés, en un mot tout ce que la mer peut fournir de plus délicat, préparé de main de maître par madame Huff, véritable Vatel en jupon, qui possède en outre la précieuse qualité de ne pas lésiner sur les portions.

Cette ripaille maritime nous remet en mémoire la fable: "L'huître et le gastronome" récitée par Victor au banquet de 1904 ("Vingt ans après"), et comme on lui réclamait à tout prix une poésie pour le dessert, l'histoire moralisatrice de Georges et l'occasion, l'herbe tendre ou quelque démon lui inspirèrent la fable suivante avec morale à l'appui:

LE BOEUF ET LE TAON

Fable pastorale.

(Avec amende honorable aux mânes de Lafontaine).

*Un taon cherchant sa nourriture
Par un beau matin de juillet,
Découvrit un gentil bouquet
De trèfle enfoui dans la verdure.*

*Il était à se délecter
Du nectar de l'herbe fleurie,
Quand un boeuf, broutant la prairie,
En cet endroit vint à passer.*

*D'un tour de langue il eut tôt fait
D'avalier trèfle et taon ensemble;
Il aurait bien pu ce me semble
Ne pas commettre un tel forfait.*

*Heurté, bousculé, notre taon
Pestait, maudissant l'aventure
Qui, dans cette retraite obscure,
L'avait fourvoyé sans raison.*

*Mais il était de race fière
Et son parti fut bientôt pris:
Rempli d'une ardeur guerrière,
Il se dit: "Sortons à tout prix".*

*Des pieds, des mains, il se débat,
Avance, recule et barbotte,
Si bien qu'épuisé, fourbu, las,
Il s'endort comme une marmotte.*

*Combien de temps? Nul ne le sut.
Mais en s'éveillant à l'aurore,
Trop brisé pour lutter encore,
Avec surprise il s'aperçut...*

*Que tout labeur lui serait vain,
Car... le gros boeuf était parti!*

MORALE :

*Mieux vaut remettre au lendemain
Ce qu'on pourrait faire aujourd'hui.*

*
* *

Ayant épuisé le menu, il nous restait peu de temps, avant le retour, pour délibérer sur "nos affaires"; on se hâte de ré-élire en bloc les mêmes officiers, on les félicite de l'organisation de cette réunion, on leur confie le choix du lieu et de la date de la prochaine, on les remercie de la publication du compte-rendu de nos *Noces d'Argent en 1909*, et l'on exprime le désir de voir se continuer cette série de relations de nos *Conventums*.

Mais pendant que nous faisons bombance et rigolade, la nature nous préparait un sale tour : de gros nuages s'avançaient de la mer et venaient bientôt crever sur nos têtes avec une violence qui enlevait à notre traversier toute pensée de venir nous chercher à temps pour l'heure du train. Nous avions beau nous esquinter à souffler dans la trompette d'appel, on aurait cru qu'il ne remuerait pas avant la trompette du jugement dernier. Enfin, l'orage s'étant un peu calmé, nous eûmes la satisfaction de voir le yacht démarrer de l'autre côté, et venir nous chercher juste à temps pour prendre le dernier train de retour.

C'est qu'il ne fallait pas manquer le raccordement, car la débandade de notre joyeuse réunion commençait déjà à se déclancher. Chartier, Lapalice et les deux Tassé prenaient le train de nuit pour se trouver à leurs postes dès le mardi matin. Jos. Dupuy devait partir dans la matinée, tandis que Albani et Victor restaient jusqu'au lendemain soir pour clore le *Conventum* comme ils l'avaient ouvert.



MARDI, 8 SEPTEMBRE.

Rien n'est aussi triste qu'un départ; il semble que ceux qui s'en vont emportent avec eux un petit lambeau de notre coeur! Le chalet Beauregard est tout aussi hospitalier qu'hier, le soleil est tout aussi brillant, la mer est tout aussi imposante, mais il semble y avoir dans l'air quelque chose qui nous oppresse comme un manteau de plomb.

C'est que plusieurs de nos joyeux compagnons sont déjà partis, et nous devons à notre tour nous arracher de ces bonnes choses d'un jour pour reprendre le bât du travail quotidien. Un dernier bain d'eau salée, un dernier coup d'oeil au chalet joyeux, une dernière poignée de main au plus cordial des hôtes, et nous voici dans la fumée du chemin de fer en nous demandant avec anxiété si les bons moments que nous venons de vivre se renouvelleront pour tous dans cinq ans.

—FINIS—

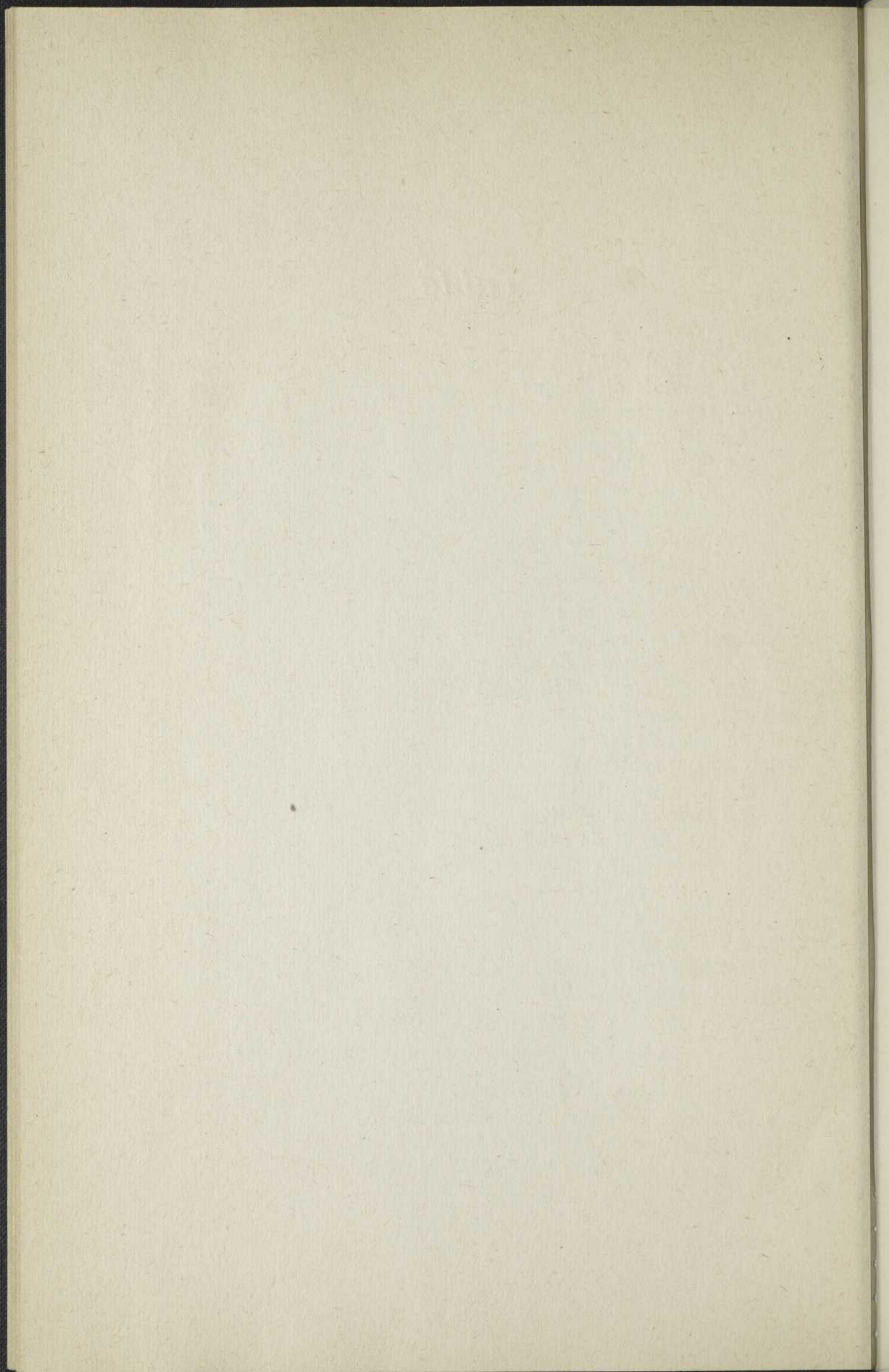
Table

Prolégomènes	page 5
Lundi, 31 août 1914	" 9
<i>La pendule algébrique</i>	" 9
Mardi, 1er septembre	" 12
Emploi du temps	" 12
Le "Clam-bake"	" 13
Mercredi, 2 septembre	" 16
<i>Business as usual</i>	" 17
<i>Les noyaux de cerises</i>	" 19
Jeudi, 3 septembre	" 21
<i>L'accident</i>	" 21
<i>La chasse aux oies</i>	" 23
Vendredi, 4 septembre	" 25
<i>Les gasconnades de mon oncle Baptiste</i>	" 26
<i>Les naïvetés de P'tit Toine</i>	" 27
Samedi, 5 septembre	" 29
<i>Le gilet de Moses</i>	" 29
Dimanche, 6 septembre	" 33
<i>Le cochon de lait</i>	" 33
<i>La messe en variations</i>	" 36
<i>Le manuscrit de Dante</i>	" 38
Lundi, 7 septembre	" 42
<i>Le petit cenellier</i>	" 42
<i>La dent d'or</i>	" 45
<i>L'oiseau moribond</i>	" 46
<i>Le boeuf et le taon</i>	" 48
Mardi, 8 septembre 1914	" 50

ILLUSTRATIONS

(dans les 25 exemplaires destinés aux membres)

Membres présents au Conventum	Frontispice
Le président convoque une assemblée	page 12
Nous attendons de la grande visite	" 32
Il nous faut être tous "présents" à l'appel	" 42



Conventum de 1914

OFFICIERS

Président: Victor Morin, notaire, Montréal

Vice-prés.: H.-Albany Beaugard, protonotaire, Saint-Hyacinthe

Secrétaire: Ovide M.-H. Lapalice, archiviste, Montréal

MEMBRES

J.-Théodore Beauchamp, ingénieur-civil, Vancouver, C. A.

L.-Auguste Beaudry, médecin, Saint-Hyacinthe

Rev. Michel Beaugard, curé, Waterloo

Alphonse Bourgault, employé-civil, Ottawa

Hormisdas Cardin, loueur, Crookston, Minn.

J.-Horace Chartier, médecin, Montréal

Rev. Timothy Cokely, prêtre, Manchester, N. H.

Rev. Denis Dumesnil, jésuite, Sudbury, Ont.

L.-Joseph Dupuy, journaliste, Meriden, Conn.

V.-Ernest Fontaine, avocat, Saint-Hyacinthe

Arthur Gareau, dentiste, Como

J.-Alexandre Gendron, médecin, Ware, Mass.

Wilfrid Hébert, pharmacien, Trois-Rivières

Martial Lavallée, médecin, Suncook, N. H.

Rev. C.-Hugues Lefebvre, jésuite, Québec

Adolphe Mignault, médecin, Montréal

Chrysanthe Tassé, médecin, Worcester, Mass.

Georges Tassé, médecin, Iberville.

Rev. Frédéric Tessier, religieux, Memramcook, N. B.

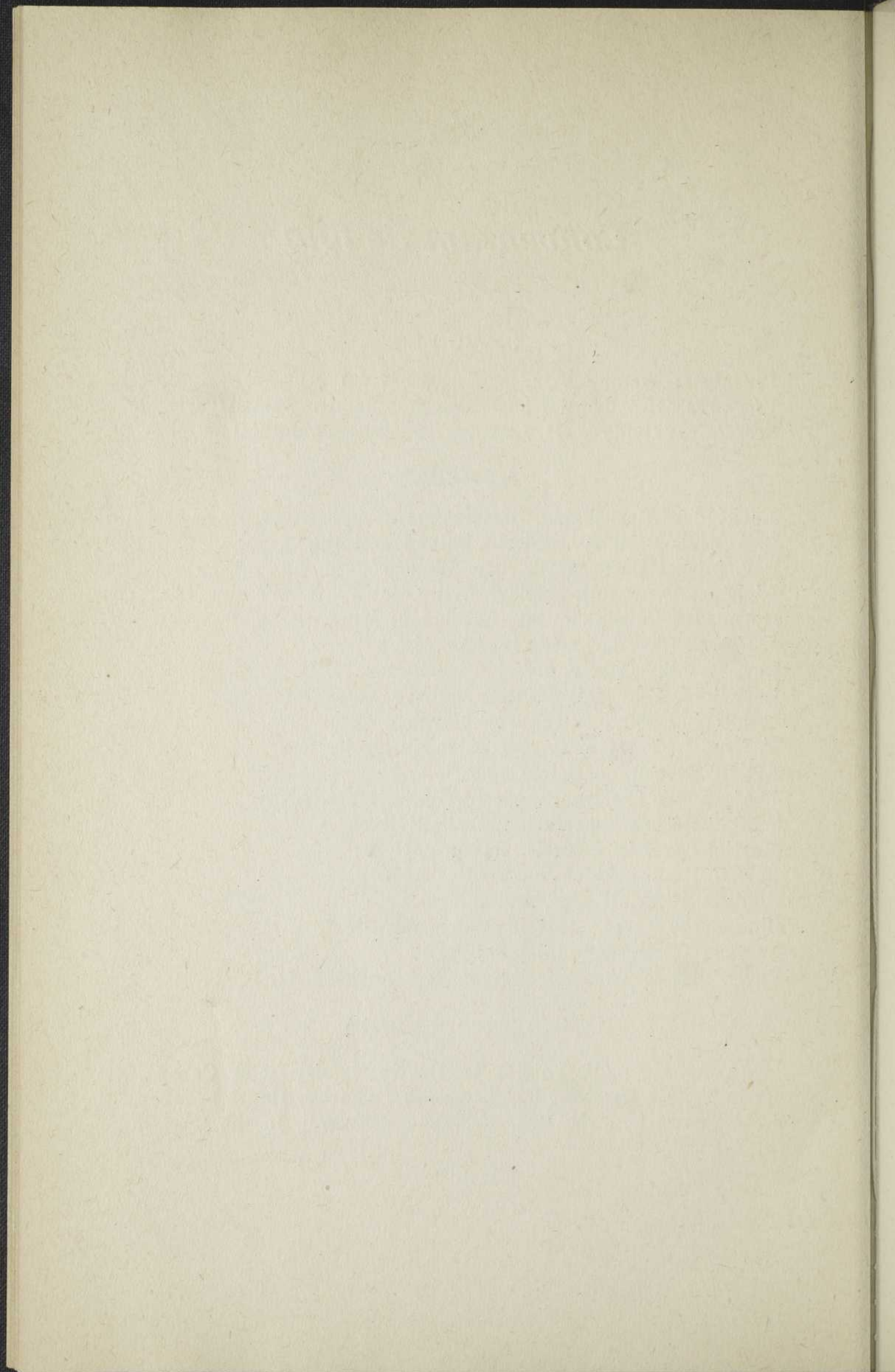
MEMBRES DEFUNTS

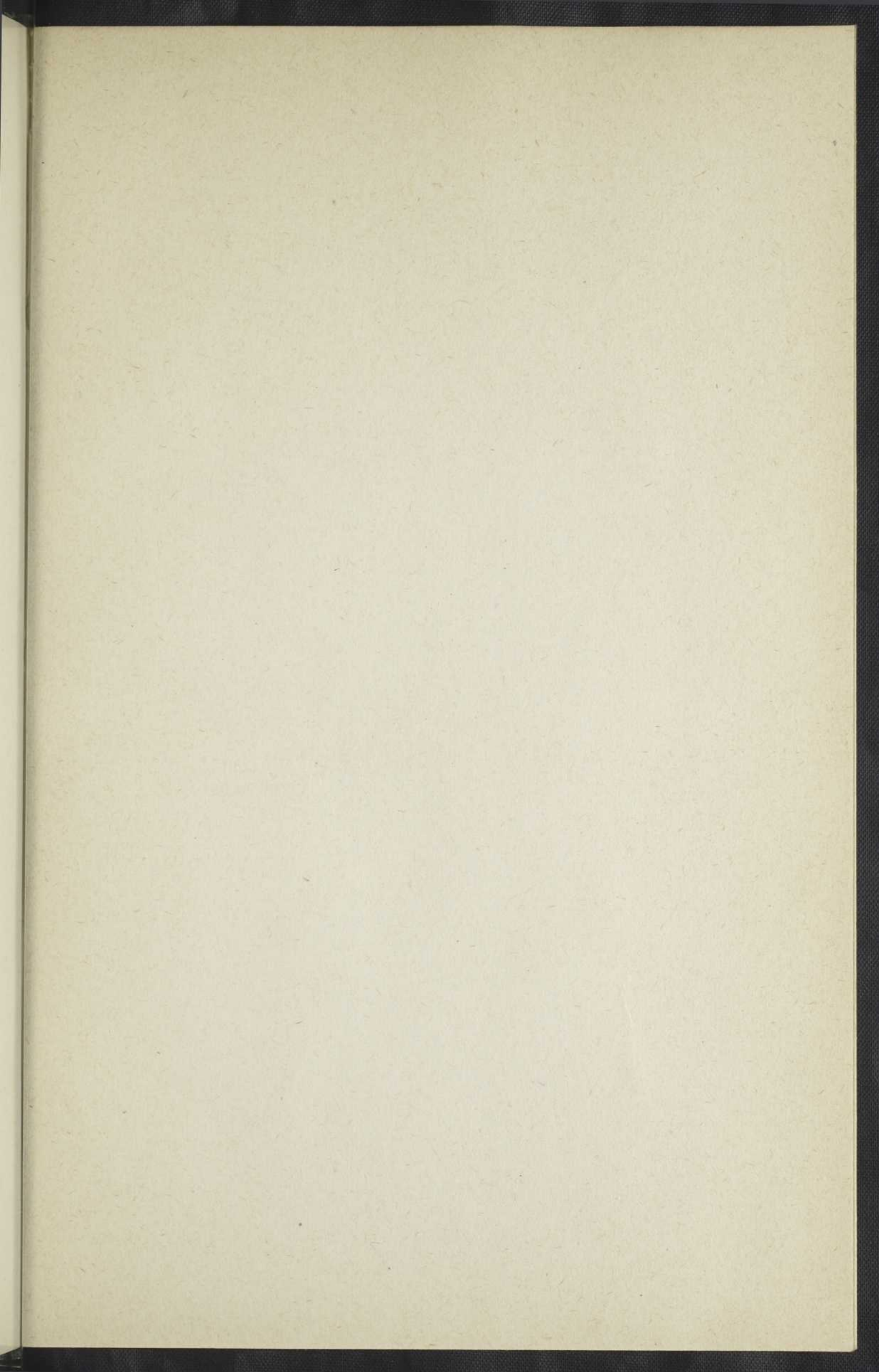
L.-Raymond Benoît, Patrick H. Brown, Louis Victor Cabana,

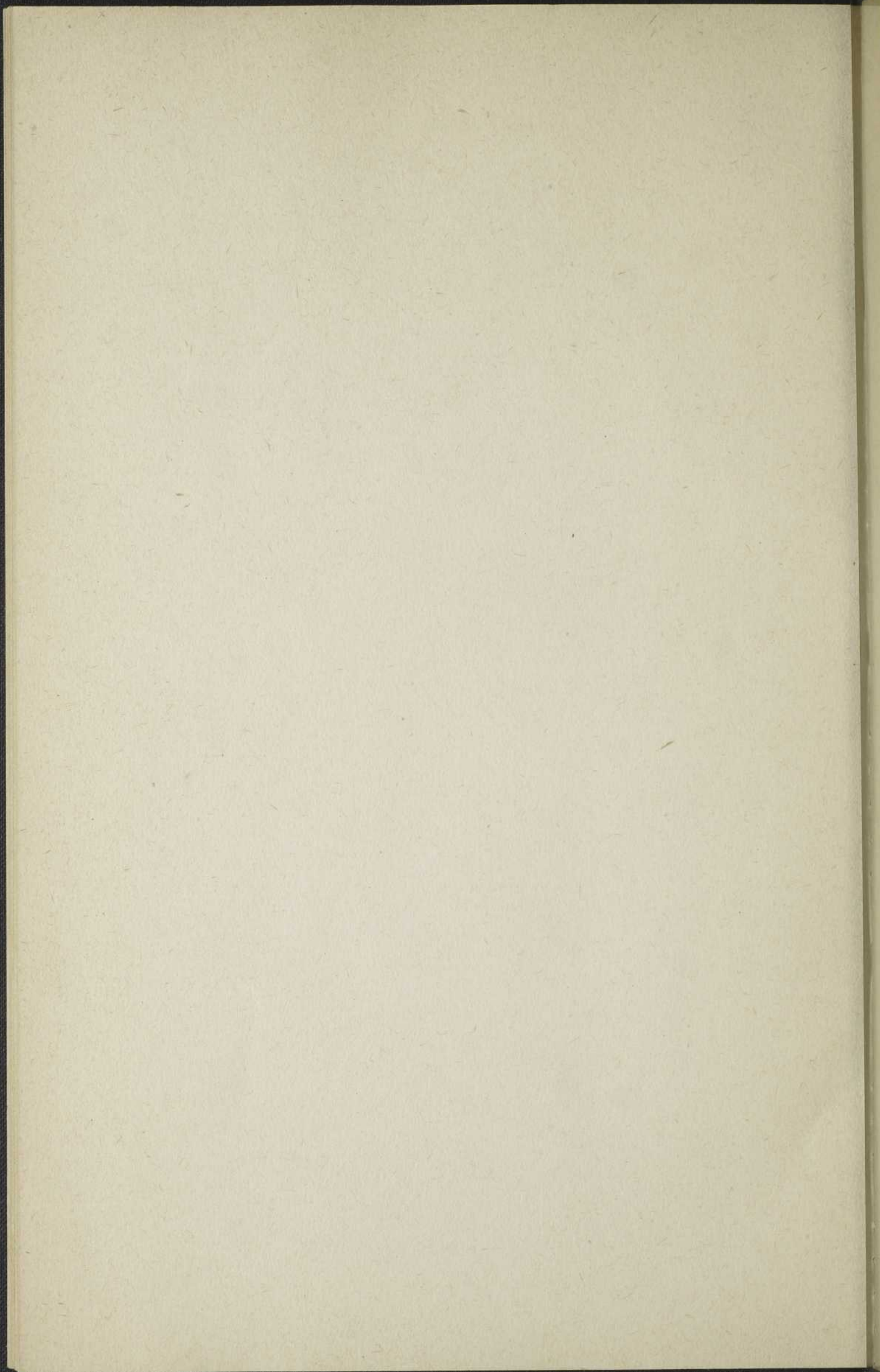
Rev. C.-Aimé Demers, Rev. Jeremiah Desmond, Henri Laurier,

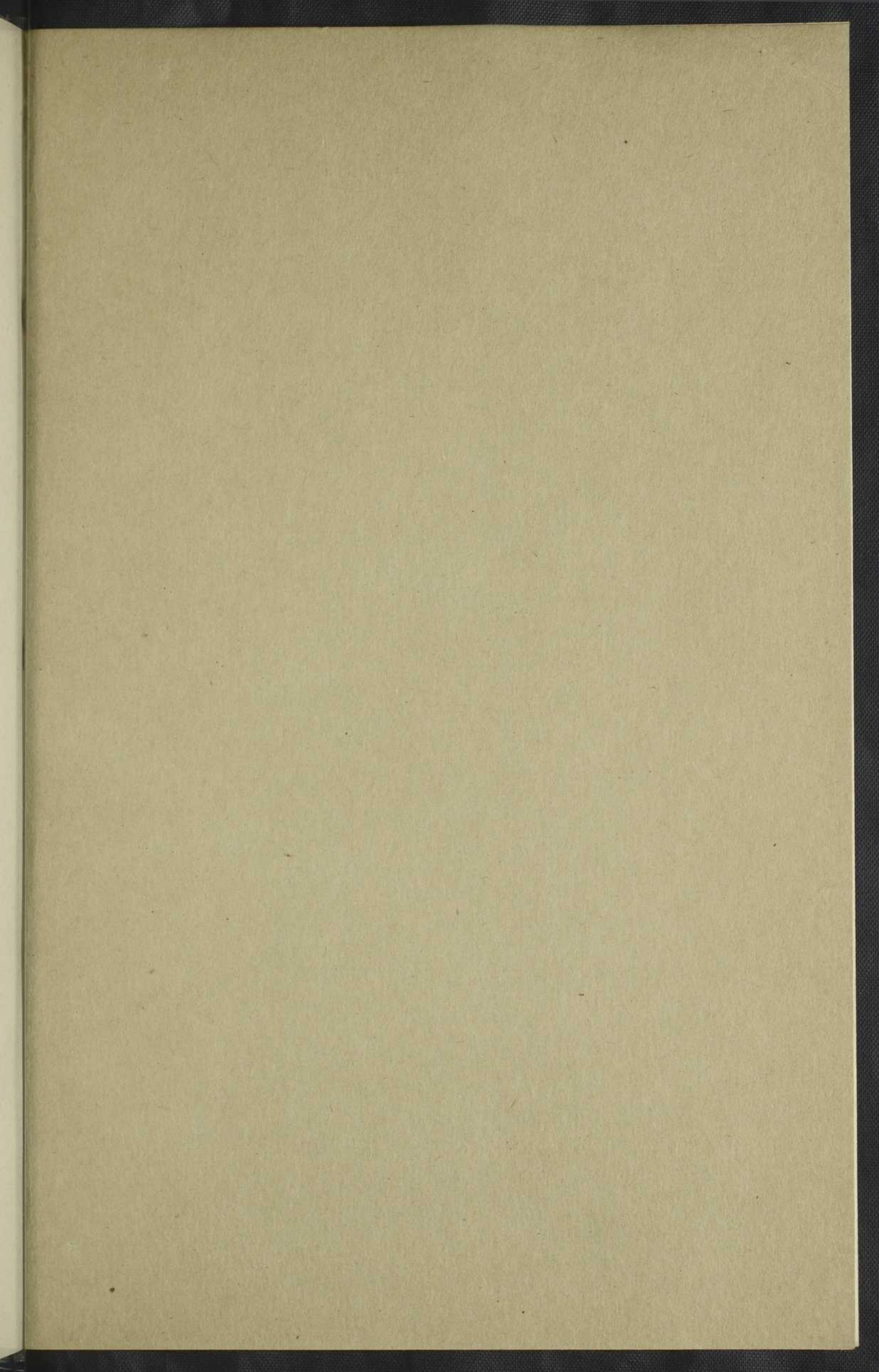
J.-Alexandre Loupret, Rev. J.-V-Octave Moreau, Joseph Rodier.

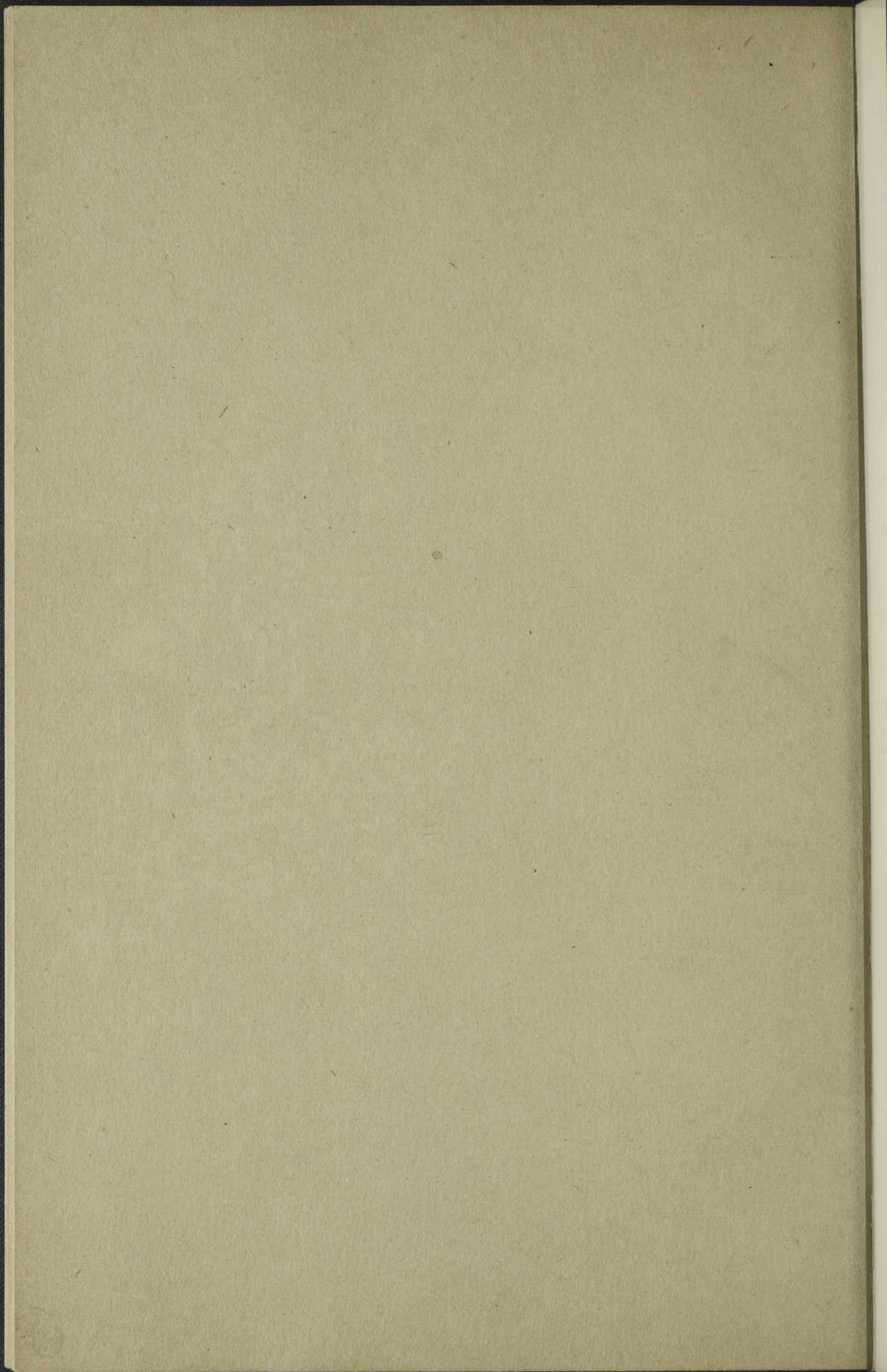
R. I. P.

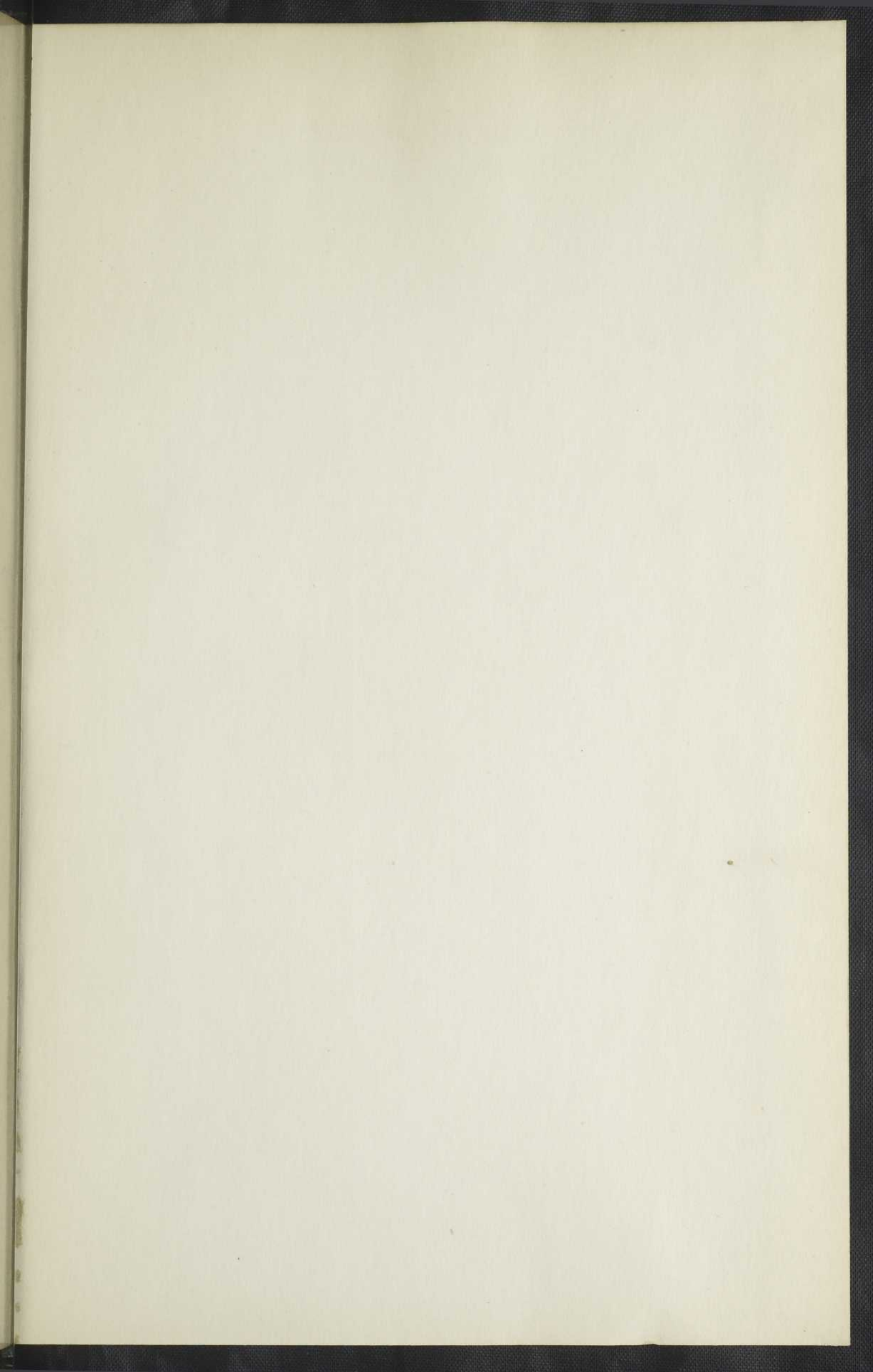


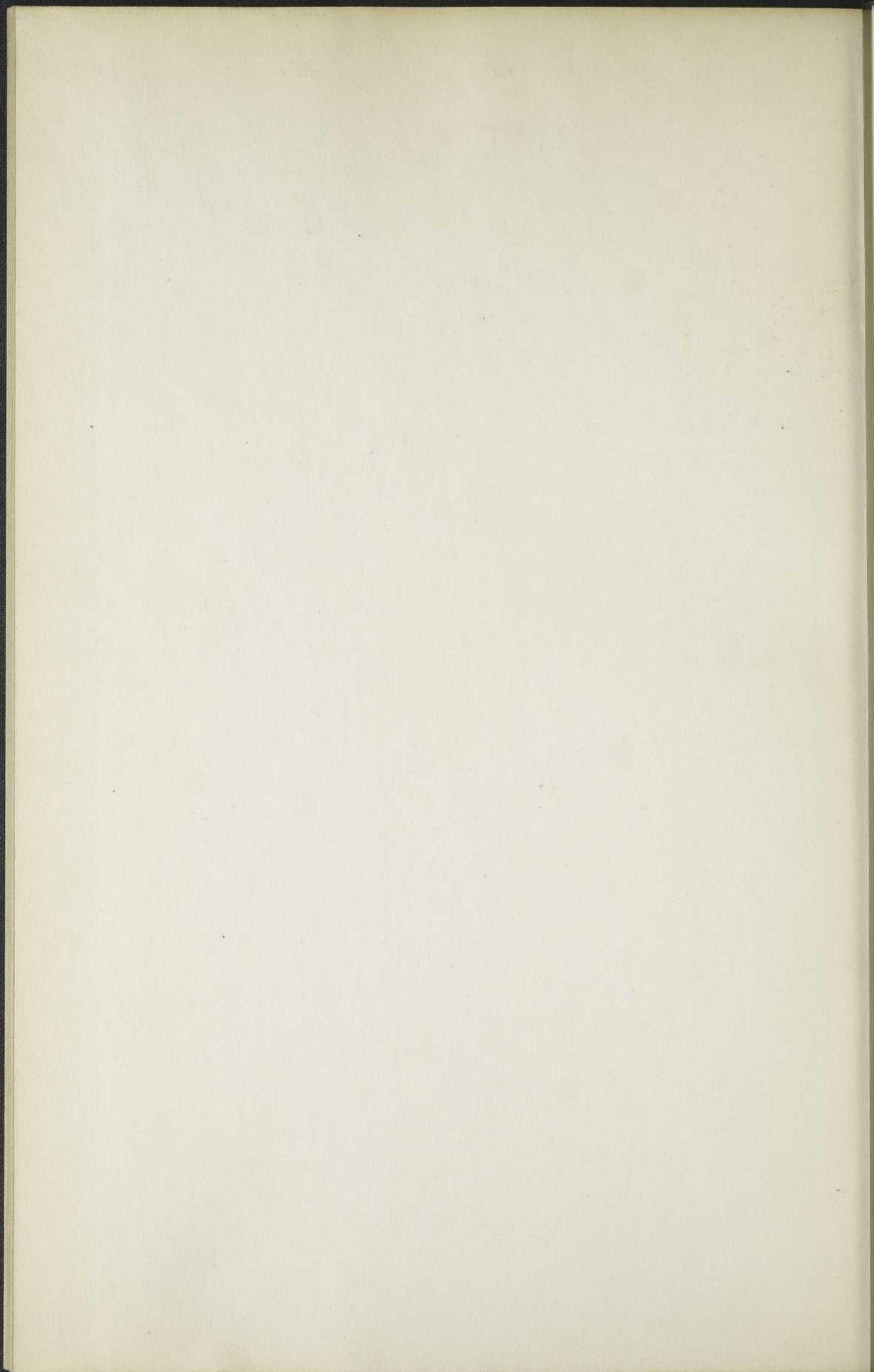












✓

BAnQ



000 722 635